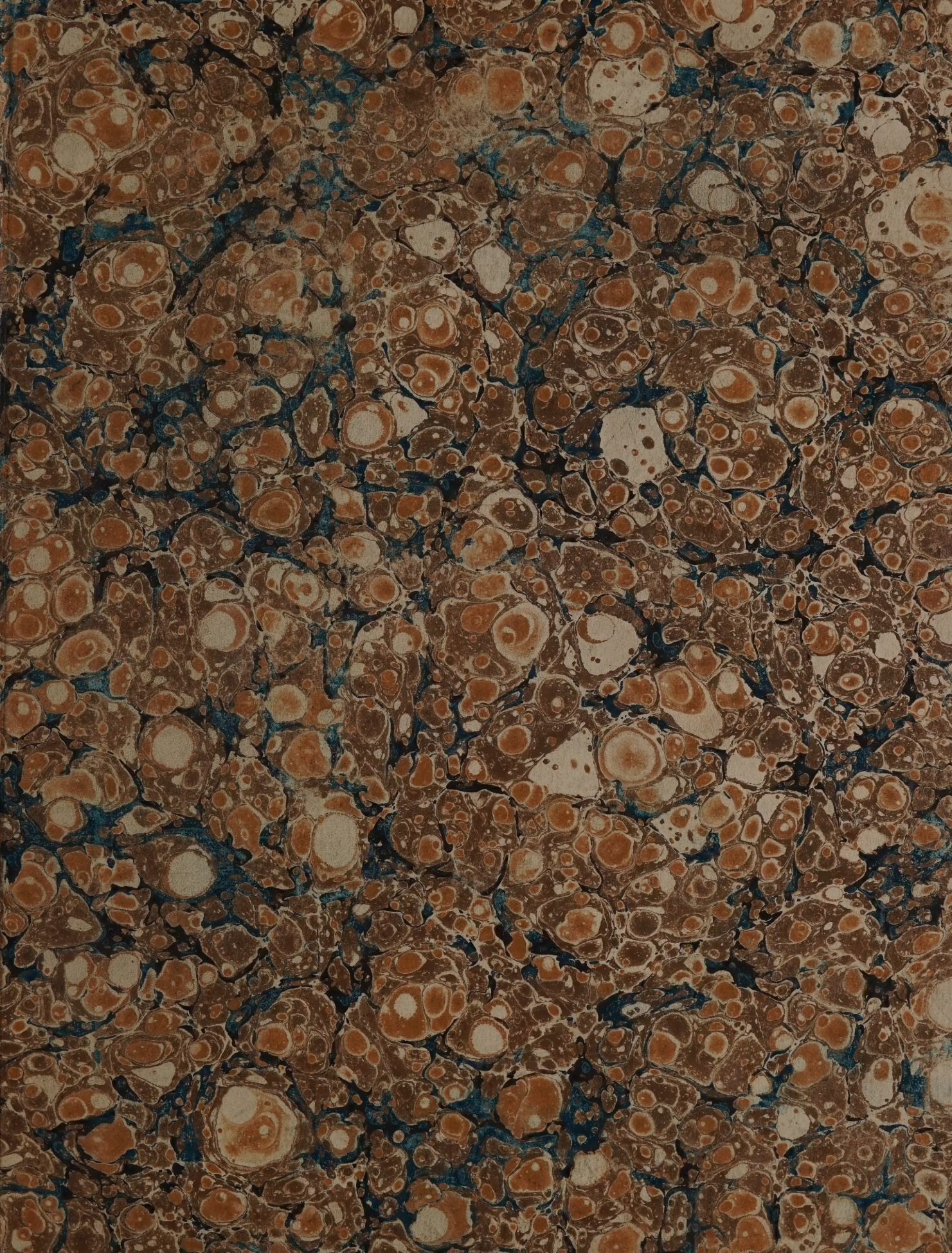




53050
*A mes parents, reconnaissances et affectueux
Ch. Ravel*
FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

N° 50.

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE,

Présentée et soutenue le 21 mars 1849,

Par **HENRI-CHARLES-ANTOINE RAVEL**,

né à Cavaillon (Vaucluse).

EXPOSITION DES PRINCIPES THÉRAPEUTIQUES DE GALIEN.

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties
de l'enseignement médical.

PARIS.

RIGNOUX, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

rue Monsieur-le-Prince, 29 bis.

1849

1849. — Ravel.



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. BÉRARD, DOYEN.	MM.
Anatomie.....	DENONVILLIERS.
Physiologie.....	BÉRARD.
Chimie médicale.....	ORFILA.
Physique médicale.....	GAVARRET.
Histoire naturelle médicale.....	RICHARD.
Pharmacie et chimie organique.....	DUMAS.
Hygiène.....	ROYER-COLLARD
Pathologie chirurgicale.....	MARJOLIN.
Pathologie médicale.....	GERDY.
Anatomie pathologique.....	DUMÉRIL.
Pathologie et thérapeutique générales.....	PIORRY.
Opérations et appareils.....	CRUVEILHIER.
Thérapeutique et matière médicale.....	ANDRAL, Président.
Médecine légale.....	BLANDIN.
Accouchements, maladies des femmes en couches et des enfants nouveau-nés.....	TROUSSEAU.
	ADELON.
Clinique médicale.....	MOREAU.
	FOUQUIER, Examinateur.
	CHOMEL.
	BOUILLAUD.
	ROSTAN.
	ROUX.
Clinique chirurgicale.....	CLOQUET.
	VELPEAU.
	LAUGIER.
Clinique d'accouchements.....	DUBOIS.

Agrégés en exercice.

MM. BEAU.	MM. GUENEAU DE MUSSY, Examinateur.
BÉCLARD.	HARDY.
BECQUEREL, Examinateur.	JARJAVAY.
BURGUIÈRES.	REGNAULD.
CAZEAUX.	RICHET.
DEPAUL.	ROBIN.
DUMÉRIL fils.	ROGER, examinateur.
FAVRE.	SAPPEY.
FLEURY.	TARDIEU.
GIRALDÈS.	VIGLA.
GOSSELIN.	VOILLEMIER.
GRISOLLE.	WURTZ.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



A MON PÈRE,

Docteur en Médecine,

MON PREMIER MAÎTRE.

A MA MÈRE.

A MA SOEUR.

CH. RAVEL.

A MON FERRÉ

Le 10 Mars 1881

MON CHÈRE MARIÉE

A MA MÈRE

A MA SŒUR

CH. RAYET

EXPOSITION
PRINCIPES THÉRAPEUTIQUES

A MON MAÎTRE,

M. JEAN-PAUL TESSIER,

Médecin de l'hôpital Sainte-Marguerite, à Paris.

A MON AMI,

M. LE D^R DAREMBERG,

Bibliothécaire de l'Académie nationale de Médecine.

CH. RAVEL.

« Medendi methodum, aliaque plurima ita absolvit (Galenus), ut omnes qui eum præcesserant, multis parasangis post se relinquat. Et possum id quidem sincera fide attestari, citra ullius injuriam, multa quidem in vastis illis voluminibus contineri, quæ hodie inutilia atque inania videbuntur; multa tamen etiam docta, præclara, utilitatis maximæ; multa deinde sapienter et commode dicta: uno verbo, digna principe medicorum sui ævi; nec sui tantum, sed forte quatuordecim sequentium seculorum et ultra. Haut scio, multis hoc meum judicium displicere, magnifice nimis de hoc antiquo scriptore me sentire ratis? Sed ignorem mihi: legi auctorem, et quid dicam scio; soleoque nonnumquam tacite mecum ridere, cum video illa a multis nostratum ignorari, pro novis venditari, aut inepte etiam explicari, quæ dudum Galenus rectissime tradidit; quem tamen illi contemnunt præ se, et quasi delirantem senem, nec satis sui compotem, palam apud infelicem ipsam forte concreditam juventutem traducunt: certo argumento, meliora ejus scripta nunquam se cum cura legisse. »

(G.-C. SCHELHAMMER, dans H. Conringii, *Introductio in univers. art. med.*, c. 2, § 16, p. 64; Halæ, 1726.)

« Nec dulce tantum, honestum ac pium, sed et utile esse puto, haud negligere eos, qui prima scientiæ fundamenta jecerunt. »

(J.-E. HEBENSTREIT, *Palæologia therapie*, p. 44; 1779.)

EXPOSITION

DES

PRINCIPES THÉRAPEUTIQUES

DE GALIEN.

I.

Rechercher l'origine, les progrès, les formes des propositions fondamentales de la thérapeutique, l'influence qu'elles ont exercée sur la recherche et sur l'emploi des médicaments, montrer l'empirisme et le dogmatisme sans cesse aux prises sur le terrain de la théorie, presque toujours d'accord sur celui de la pratique, ce serait faire une œuvre utile (1). Mais avant d'aborder cette histoire intrinsèque (1') de la science des indications curatives, il faut posséder une grande somme de faits historiques, et avoir étudié en particulier la

(1) « Rem auditoribus (lectoribus) meis haud ingratam facturum me esse arbitratum sum, si *Therapiae praecepta* ex omni antiquitate colligere, et illis, qui « nunc in usu sunt, sentiendi, loquendi faciendique modis ad latus ponere susciperem » (J.-E. Hebenstreit, *Palaeologia therapiae*, ed. Gruner, in-8°, p. 4, 5; Halæ, 1779).

(1') Cf. sur l'histoire intrinsèque de la médecine, Lordat, *Leçons de physiologie, extraites du cours fait à la Faculté de médecine de Montpellier dans le semestre de 1835 à 1836*, in-8°, p. 281-284; Montpellier et Paris, 1837. — Dezeimeris, *Lettres sur l'histoire de la médecine*, in-8°, passim; Paris, 1838.

doctrine thérapeutique de chaque auteur original. C'est ce qui m'a conduit à faire cette monographie sur Galien. Pourquoi choisir le médecin de Pergame ? résume-t-il toute l'antiquité médicale ? Je ne le pense pas, et je dirai avec M. Dezeimeris : « Dans la bouche de Galien, ce grand dominateur de la médecine, dont l'empire absolu dura quatorze siècles, cette sentence : *la médecine, c'est mon système*, n'eût pas été moins ridiculement fausse que, dans celle de Louis XIV, ces paroles fameuses : *l'État, c'est moi* » (2). Galien étant, avec Hippocrate, le médecin le plus considérable de l'antiquité, et sa thérapeutique ayant été peu étudiée (3), il m'a paru convenable d'appeler l'attention sur lui. Il est le premier qui ait présenté un système complet de thérapeutique (4); quelques-uns de ses principes sont encore adoptés

(2) *Lettres sur l'histoire de la médecine*, p. 68.

(3) Au commencement du 17^e siècle, Barchusen (*Hist. med.*, p. 282; 1710) se plaignait de ce que Galien était peu lu; ses plaintes auraient encore quelque fondement aujourd'hui non-seulement pour la thérapeutique de Galien, mais pour le reste de son système. Il n'entre pas dans mon plan d'énumérer les écrits qui ont été publiés depuis Barchusen sur le médecin de Pergame, mais je ne saurais passer sous silence les travaux suivants : la thèse de M. Daremberg intitulée : *Exposition des connaissances de Galien sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux*; in-4^o de 89 pages, Paris, 1841; la découverte des six derniers livres de *Administr. anatom.* de Galien par M. Greenhill, d'Oxford, et leur traduction de l'arabe en anglais que ce médecin prépare (Cf. *The London medical gazette*, p. 329, déc. 1844, et *Rés. d'un voyage méd.-littér. en Anglet.*, par Daremberg, in-8^o, p. 15, 16, 1848). — M. le professeur Andral, que je m'honore d'avoir pour président de cette thèse, a fait un commentaire (encore inédit) sur le traité de *Locis affectis*, traité que ses travaux en anatomie pathologique lui permettaient si bien de juger.

(4) « Quam (therapeuticem) omnium primus peculiari opere complexus est Galenus. Quamvis enim nonnulla more suo nimis diffuse tractaverit, multa etiam « particularia admiscuerit; meretur tamen ab omnibus attente legi, præsertim « quoniam ad particularem methodum medendi multum facit. » (Conring., *Introd. in univ. art. med.*, c. vii, § 1, p. 232. — Cf. Kestner, *Bibl. med.*, p. 590, note a; 1746).

aujourd'hui (5), mais purifiés par une saine critique, enrichis de nouveaux aperçus dus à Paracelse, à Van Helmont, à Barthez, et fécondés par les progrès des sciences médicales.

L'exposition de la doctrine d'un auteur peut être faite de deux manières. L'une d'elles consiste à étudier les œuvres d'un écrivain dans leur ordre chronologique, et à voir ainsi les phases qu'a successivement parcourues son esprit ; l'autre, considérant plus les choses que l'homme, fait entrer dans un cadre scolastique les opinions de l'auteur, mais sans les violenter. La première méthode serait très-défavorable à Galien ; il a tant écrit et il s'est si souvent répété qu'on ne donnerait, en la suivant, qu'une idée très-confuse de sa thérapeutique. Elle serait d'ailleurs très-difficile à exécuter, car la thérapeutique de Galien est entièrement liée à sa pathologie (6), et ses préceptes généraux sont disséminés çà et là dans ses œuvres. J'adopterai donc la seconde méthode.

J'ai voulu conserver à Galien sa physionomie, c'est-à-dire que j'ai plusieurs fois résumé des passages qui paraîtront bien éloignés de nos idées actuelles et provoqueront quelques sourires. Je l'avoue, cet inconvénient était difficile à éviter ; mais il y en avait un plus grand : c'était d'habiller Galien à la moderne et de le rendre méconnaissable. Je pense qu'il faut se résigner à accepter les anciens tels qu'ils sont, et chercher dans leurs ouvrages, sous cette dépouille qui paraît inanimée, tout ce qu'il y a de vrai, de vivant. A l'exemple de Daniel Leclerc, je me bornerai à exposer simplement les principes thérapeutiques de Galien, me réservant d'en faire la critique, quand j'aurai achevé l'exposition des médications générales

(5) « In multis therapeutices capitibus ejus (Galen) doctrinam sequimur » (Aekermann, *Inst. hist. med.*, in-8°, p. 220, § 312 ; 1792).

(6) Cfr. Cabanis, *Coup d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine*, in-8°, p. 349 ; 1804.

et des principes de matière médicale du médecin de Pergame, travail dont j'ai déjà préparé les matériaux.

Au milieu des nombreux écrits du médecin de Pergame, voici ceux où il a spécialement consigné ses préceptes thérapeutiques (7) : *de Methodo medendi*, lib. XIV (8) ; *Ad Glauconem, de Medendi methodo*, lib. II (9).

(7) Galien nous indique lui-même ceux de ses livres qui ont trait à la thérapeutique : « Quatuordecim sunt *methodi medendi* ; et duo *curationum ad Glauconem*, et de *venæ sectione tres*. Primus quidam adversus Erasistratum. Alter vero adversus eos qui Romæ erant Erasistrateos. Tertius præter hos alius *curationum ex mea sententia compositus*. Est et is *de tabe e therapeuticis*. Datus porro est cuidam amicorum parvus libellus, cujus nunc ad multos delapsi, exemplum accepi titulum ferens, *consilium pro puero epileptico*, sed therapeutico operi adscripserit quis et tres *de alimentorum facultatibus* et eum *de attenuante victus ratione* et *de probis pravisque alimentorum succis*. Nihilo prædictis minus *medendi operis* fuerint et ii de Erasistrati curandi rationibus ; et Glauconi philosopho dati duo. At is *de Hippocratis victus ratione in morbis acutis* et cum his quidem, poni queat, ponatur vero et cum *commentariis in Hippocratem* factis, in quibus multa *medendi præcepta* continentur, quemadmodum et dignoscendi et præ-noscendi. » (*Galeni de libris propriis*, c. 4, ed. Kühn, t. XIX, p. 30, 31). — Cf. Gal., *Ars medica*, t. I, c. 37, p. 411.

(8) Dans *Galeni opera*, ed. Kühn, t. X, in-8° de 1021 pages. Je désignerai ces mots : *de Methodo medendi* par les lettres *M. m.* Je m'abstiendrai, toutes les fois que je citerai ce traité, de mentionner le tome X, qui le contient entier. — Je me suis servi de l'édition de Kühn, in-8°, 20 tomes en 22 volumes. Quand je cite une autre édition, celle de Chartier, ou celle de Bâle 1562, je l'indique. — Je cite quelquefois l'excellent *Epitome* de Galien, par A. Lacuna, in-fol., Lyon, 1643, et je désigne par ces mots : *Ep.*, a. Lac. — Quant à Hippocrate, je me suis servi, pour les citations, de la traduction de M. Daremberg, 1843, in-18 de xxix-566 pages.

(9) Dans *Gal. opera*, ed. Kühn, t. XI, p. 1-146. — Analys. dans Haller, *Bibl. med. pract.*, t. I, p. 261, 262. Le *Method. med.* a été analysé par Schelhammer dans Conring, *Introd.*, c. VII, § 1, p. 248, et dans Haller, *B. m. p.*, p. 258-261. — Ces deux traités sont rangés dans la septième classe des œuvres complètes de Galien.

J'examinerai successivement, dans des paragraphes distincts, les points suivants :

§ II. Définition de la thérapeutique.

§ III. Des connaissances et des qualités que Galien réclame du thérapeutiste.

§ IV. Méthode philosophique de Galien; expérience et raisonnement; de l'expérimentation des remèdes.

§ V. Division de la thérapeutique.

§ VI. Aphorismes thérapeutiques de Galien.

§ VII. De la nature médicatrice.

§ VIII. Des indications thérapeutiques.

Comme appendice, et pour compléter cette étude, j'emprunterai à Daniel Leclerc un fragment sur la manière dont le médecin de Pergame envisageait les médications générales, et je terminerai par la bibliographie des travaux publiés sur la thérapeutique de Galien.

II. DÉFINITION DE LA THÉRAPEUTIQUE.

Si l'on peut reprocher à Galien sa prolixité (1), ses longs raisonnements, on doit le féliciter d'avoir reconnu la nécessité de définir d'abord les noms, pour éviter toute équivoque (2), en ayant soin cependant de ne pas disputer sur eux (3). Relativement au sujet qui

(1) Galien aimait mieux s'exposer à des longueurs, à des répétitions, qu'à l'obscurité (*de Cur. rat. per ven. sect.*, 5, t. XI, p. 266, 267); il s'excuse d'ailleurs de sa prolixité. Il appréciait beaucoup la concision des anciens médecins (*M. m.*, iv, 4, p. 275; — *Com. II in Progn.*, c. 6), et il faisait grand cas de la brièveté de langage quand un seul mot rendait clairement la pensée (*Com. II in lib. de Offic.*, c. 15).

(2) *De Simp. fac.*, II, 1, t. XI, p. 462, 463. — *M. m.*, II, 1, p. 81.

(3) *De Simp. fac.*, v, 5, t. XI, p. 719, 720.

nous occupe, il nous a transmis les définitions suivantes : la thérapeutique est l'art de guérir ; guérir, c'est détruire la maladie présente, soit en ôtant ce qui empêche l'œuvre de la nature, soit en employant des remèdes (4). La thérapeutique a pour but de rendre la santé aux corps malades, c'est-à-dire de ramener à leur état normal les fonctions des parties, si elles ont été lésées (5) ; elle a encore pour but la soustraction des causes morbides (6) ; elle consiste dans ces deux points, la découverte facile des agents de la matière médicale et leur bon usage (7). La thérapeutique est un art (8) et non une science. La *santé* est cet état du corps dans lequel aucun organe n'est lésé, et où les fonctions s'exécutent selon la nature (9). La *maladie* est cet état contre nature du corps vivant, qui attaque les organes soit dans

(4) *M. m.*, IV, 3, p. 249.

(5) *M. m.*, I, 5, p. 42.

(6) *Com.* II in *aph. Hipp.*

(7) *M. m.*, VI. — Galien (*Com.*, *aph.* VI, c. 38) a dit : « *Medicari, duobus modis vel dicitur vel fit. Unus consistit, in omnia agendo ut sanitati restituatur patiens pars. Alter vero, in procurando ut convenienter affectui provideatur, hoc est, ut mitigetur et mulceatur ille.* » Sa thérapeutique comprend donc les traitements curatif et palliatif.

(8) *De Sanit. tuend.*, I. La manière dont le mot *science* est défini dans les œuvres de Galien nous apprend pourquoi cet auteur refusait à la thérapeutique, comme à l'hygiène, comme à la médecine, le nom de *science* : « *Scientia enim est conveniens, firma et nunquam ratione declinans cognitio : eam neque apud philosophos, præsertim dum rerum naturas perscrutantur, invenias : multo sane minus in re medica : imo ut verbo expediam, ne ad homines quidem venit. Quamobrem medicina ars merito dici potest : siquidem artis nomine comprehensionum et opinionum ad finem quandam vitæ utilem spectantium collectionem certa qualitate et quantitate commeditatam intelligimus.* » (Galeno *Ascripta introductio seu medicus*, 5, t. XIV, p. 684, 685. Cf. *Defin. med.*, def. 7 et 8, t. XIX, p. 350.) — Je ne saurais adopter cette définition de la science, et refuser ce titre à la thérapeutique et à la médecine.

(9) *M. m.*, I, 5, p. 41. — *De Differ. morb.*, I.

tant *qu'*

leur structure, soit dans leurs fonctions (10). Par *agents thérapeutiques*, on entend tout ce qui, agissant sur le corps vivant, le ramène de l'état morbide à l'état naturel (11).

Importance de la thérapeutique. L'hygiène et la thérapeutique sont les principales parties de l'art : la première conserve la santé, l'autre doit la rétablir quand elle est perdue. La vie devant être avant tout conservée, l'hygiène l'emporte sur la thérapeutique (12). A son tour, celle-ci est supérieure aux autres parties de la médecine. La thérapeutique est faite pour elle-même, a en elle-même sa fin ; le diagnostic et le pronostic sont institués en vue du traitement (13). C'est la thérapeutique qui a donné à la médecine son nom ; l'expression art de guérir est synonyme du mot médecine (14). Prévenir et combattre les maladies, telle est la fonction propre du médecin : celui-

(10) *De Morb. differ.*, 1, ed. Chart., t. VII, p. 32. — Dans cette définition, Galien tient compte des lésions organiques, et je n'en suis nullement étonné après avoir lu les paroles remarquables par lesquelles il en recommande l'étude. Après avoir parlé d'un fait d'anatomie pathologique, il ajoute : « Quod (factum) in quibusdam animantibus cernere licet. Ex his liquet, quod ad eorum, quæ sensum latent, cognitionem plurimum conferat tum apparentium ex corporum dissectione cognitio, tum actionum usuumque inquisitio. Quisquis igitur noscendorum corporum, quæ a naturali statu recedunt, peritiam habere cupit, is in corporum incisionibus, functionumque ac usuum inquisitionibus sese exercere oportet. » (Galenus *Ars medica*, c. 19, t. I, p. 354.)

(11) *De Const. med.*; — *de Sect. ad introd.*, c. 1.

(12) *De Sanit. tuend.*, 1, 1, ed. Chart., t. VI, p. 40. — Gal. *Ascripta introductio*, 8, t. XIV, p. 692. — Cf. *M. m.*, ix, 10, p. 636, 637. — *De Cur. rat. per ven. sect.*, 4, t. XI, p. 259.

(13) *Com. i in lib. de Rat. vict. in morb. acut.*, texte 2, t. XV, p. 420, 421 : « Curationis siquidem per se a medicis instituitur, et prænotio et dignotio propter curationem. Quare nemo finem artis dignotionem vel prænotionem, quemadmodum curationem, asseveraverit. »

(14) *Ad Thrasibul.*, à la fin. — Le mot *medicus* vient du mot *medicari*, remédier, ou μέδω, je soigne ; le mot *ἰατρός*, de ἰάομαι, je guéris.

là seul mérite ce titre, qui prévient les maladies imminentes et guérit celles qui sont déjà développées (15).

III. DES CONNAISSANCES ET DES QUALITÉS MORALES QUE DOIT AVOIR LE THÉRAPEUTISTE.

Avant d'aborder l'étude de la thérapeutique (1), le médecin doit connaître l'anatomie (2), la physiologie (3), la nosologie (4) et la nosographie, l'étiologie (5), la séméiotique (6), la matière médicale (7) et la clinique (8). Mais ce n'est point assez de savoir les diverses parties de la médecine, de posséder les qualités qui conduisent à la découverte de la vérité (9), d'avoir consacré un long espace de temps

(15) *M. m.*, iv, 3, p. 249. — *De Sanit. tuend.*, II.

(1) *De Sect. ad eos qui introd.*, 3, t. I, p. 69. — *De Const. art. med. ad Patrop.*, c. 11-17, t. I, p. 260-295.

(2) *De Const. art. med.*, 16, t. I, p. 283-288.

(3) *Ad Glauc.*, II, 1, t. XI, p. 77-78. — *De Const. med.*

(4) *M. m.*, II, 6, p. 115.

(5) *Ad Pison. de theriaca*, 16, t. XIV, p. 278-279.

(6) *De Const. art. med.*, 17, t. I, p. 289-295. — *Com. I in lib. Hipp. de Diæta sana.*

(7) *Ars med.*, 37, t. I, p. 411. — *M. m.*, iv, 3, p. 245.

(8) *De Venæ sect. adv. Erasistratum*, 4, t. XI, p. 159.

(9) « Quotnam igitur existunt, quæ concurrere opus est, ut, si quis quærens aliquid, sive verum noverit, sive non, ab inventionem non desperet? Septem nimirum. Primum quidem acuta natura, ut, quæcunque disciplina rationali ædoceatur, eam facile assequatur. Secundum a puerili ætate et institutio, et exercitatio, ut in primis versetur disciplinis; maxime vero et in arithmetica et in geometria sese exercuisse oportet, quemadmodum et Plato consuluit. Tertium, ad hæc omnia optimis suâ tempestate habitis præceptoribus aures adhibuisse.

à l'étude de l'art (10); il faut encore y joindre *ce je ne sais quoi* du praticien (11), et enfin couronner cet édifice intellectuel par l'auréole des qualités morales. Laissons parler Galien, dans lequel on reconnaîtra aisément le sectateur de Platon (12). « Pour connaître la nature

« Quartum post ea, ipsum esse laboris patientissimum, ut nihil quicquam interdiu, nihilque noctu præter disciplinas meditetur. Quintum præterea, quod paucissimis contingit, veritatem expetere, eique soli in tota vita studio incumbere, spretisque cæteris omnibus, quæ a plerisque expetuntur. Sextum serie, methodum quandam didicisse, quantum verum tum falsum dijudicetur. Non enim certe satis fuerit ad inventionem duntaxat eorum, quæ desideramus, veritatem concupiscere, sed etiam facultatem quandam inventionis paratam habere oportet. Ad hæc omnia septimum, methodum exercuisse decet, ut non solum cognoscere, sed uti queat. » (*De Const. art. med.*, 6, t. I, p. 244, 245.)

(10) *De Dign. puls.*, 1.

(11) « Celse pensoit qu'il devoit y avoir dans un médecin certaine qualité qui ne peut se nommer ni même se bien comprendre. *Ce je ne sais quoi* de Celse est ce qui fait la différence de deux médecins qui auront eu la même éducation, auront fait les mêmes études, auront vu les mêmes cas, les mêmes circonstances, et dont cependant l'un l'emportera infiniment sur l'autre. C'est *ce je ne sais quoi* qui faisoit la différence que Martianus apercevoit entre lui-même et Galien, et ce pourquoi il lui dit à Rome en le rencontrant : « J'ai lu le Pronostic d'Hippocrate comme toi; pourquoi donc ne puis-je pas pronostiquer comme toi? » (Zimmermann, *Expérience*, t. II, p. 15; Paris, 1817.)

(12) Galien était élève du platonicien Albinus (Ackermann, *Hist. lit. Gal.*, ed. Kühn, t. I, p. xxvi). K. Sprengel et M. Daremberg ont écrit des opuscules sur Galien considéré comme philosophe. Il est à regretter que M. Daremberg n'ait pas rassemblé toutes les maximes morales éparses dans les œuvres du médecin de Pergame. De Gérando, dans son *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, a consacré un chapitre à l'exposition de la philosophie de Galien. Les historiens de cette science négligent en général le médecin de Pergame; toutefois je trouve dans Ackermann (*Hist. lit. Gal.*, t. I, p. xxiv) l'indication d'écrivains qui probablement n'ont pas commis cette omission : Vossius, *de Philosophia*, cap. 12, § 19, p. 99; Jonsius, lib. III, cap. 11, § 3, p. 62; Pope Blount, dans *Censur. celeb. auctor.*, p. 163 et suiv.; Jac. Brucker, dans *Hist. crit. philos.*, t. II, per. 2, part. 1, lib. I, cap. 2, sect. 3, § 13, p. 183 et suiv., et *in appendix*, p. 359.

1/2 dans: 1/2

du corps, les différences des maladies, les *indications thérapeutiques*, le médecin philosophe doit être exercé dans la science logique; pour se livrer avec ardeur à l'étude, il doit mépriser l'argent et pratiquer la tempérance; il possédera donc toutes les parties de la philosophie, la logique, la physique et la morale. Il n'est pas à craindre, en effet, qu'un homme méprisant les richesses et pratiquant la tempérance, commette une action honteuse, car toutes les iniquités dont les hommes se rendent coupables sont engendrées par la passion de l'argent ou par le goût de la volupté, qui les séduisent et les entraînent. Ainsi le médecin philosophe possédera nécessairement les autres vertus, car toutes se tiennent, et il n'est pas possible d'en posséder une quelconque et de négliger les autres, puisqu'elles sont enchaînées par un lien commun (13). » Veut-il faire sentir la nécessité, pour le médecin, d'unir les qualités du cœur à celles de l'esprit, il nous dit encore: « L'ami de la tempérance, le disciple de la vérité, celui-là est un vrai médecin; il s'attachera à suivre la méthode rationnelle pour apprendre à distinguer en combien d'espèces et de genres se divisent les *maladies*, et à *saisir pour chaque cas les indications thérapeutiques* » (14).

Arrivant aux qualités morales que le thérapeutiste doit avoir spécialement, Galien nous donne de nobles enseignements. L'homme de l'art doit conserver toute son indépendance à l'égard des grands comme à l'égard des malades, et imiter les anciens médecins qui commandaient à ceux-ci comme des généraux à des soldats (15). Il ne doit pas condescendre aux volontés de ses clients, flatter leurs

(13) *Quod optim. med. sit quoque philos.*, t. I, p. 60-61. — Extrait de la traduction inédite des œuvres choisies de Galien, par M. Daremberg.

(14) *Quod optim. med. sit quoque philos.*, t. I, p. 59, 60.

(15) *M. m.*, t. I, p. 4. Si le médecin est le ministre de la nature, il est le roi des malades (Bruno, *lexic. Castelli*, 4^e, 1746, au mot *Imperium*).

passions, favoriser leur amour de la volupté (16). Toutefois, qu'il bannisse une trop grande sévérité à l'égard des malades (17); de douces paroles aident quelquefois à la guérison (18). Il ne donnera aux pauvres que des médicaments peu coûteux et faciles à préparer (19). Il ne sophistiquera pas les médicaments, ne décrira ni ne publiera de remèdes nuisibles (20). Ne prescrire aucun remède obscène (21),

(16) *Com.* iv in Hipp. l. vi *Epid.* — *M. m.*, xii. — Aretée a dit, à un point de vue différent : « Quæ composita ad voluptatem et varietatem sunt pharmaca, «absint» (de *Curat. acut.*, i, 19).

(17) Certaines paroles de médecins sont souverainement impertinentes, telles que celles de Callianax l'Hérophiléen. A un malade qui lui disait : « Je mourrai, » il répondit : « A moins que tu ne sois le fils de la belle et brillante Latone; » et à un autre qui lui disait aussi : « Je mourrai, » il répondit : « Patrocle est mort, qui valait mieux que toi. » — Au reste, quelques médecins de ce temps-ci, quoique plus réservés que Callianax, agissent encore durement à l'égard de leurs malades, au point d'encourir leur haine, tandis que d'autres, flattant basement leurs clients, s'en font par cela même mépriser. Or, il ne convient pas plus à un médecin d'être détesté que d'être méprisé; mais tout en étant humain, réservé et aimable, il doit encore conserver sa gravité. Le malade, s'il ne considère pas le médecin à l'égal d'un dieu, n'obéira jamais à ses prescriptions (Nisi enim medicum æger ut deum quendam admiretur, nunquam illius præceptis obtemperaverit.) Il sera donc très-précieux pour un médecin, d'un côté, de ne pas s'abaisser et de ne pas flatter, et de l'autre de ne pas se montrer grossier et dur comme Callianax. (Hipp., *Epid.*, vi, , et Gal., *Com.*, iv, text. 9, t. XVII^e, p. 145, 146.)

(18) Hippocrate recommandait au médecin la douceur de langage, *suaviloquentia* (de *Illis quæ medicum decent*, ed. Lind., § 2, p. 53).

(19) *Per gen.*, iii (vel *sec. gen.*).

(20) *De Antidot.*, i, class. 5, p. 211 d, — 212 e, f, g; Bas., 1562.

(21) Galien critique vivement Xénocrate, qui avait voulu introduire des médicaments soit rares, soit dégoûtants, soit pernicioeux, soit superstitieux. « Qui a fourni à Xénocrate, demande Galien, et aux autres qui ont parlé de ces choses (remèdes tirés des plantes et des animaux rares) avant lui, les moyens pour faire

ne point courir après la nouveauté (22), sont encore des règles imposées à l'honnêteté des médecins. Galien ne se bornait pas à un stérile enseignement ; il donnait gratuitement aux pauvres soins, remèdes et aliments (23). J'aime à croire que l'auteur arabe qui nous a transmis ce dernier renseignement ne l'a point imaginé, comme

des expériences sur tout ce qu'ils avancement ? Notre roi Attalus, qui a fait autrefois cette recherche avec beaucoup d'empressement, n'a cependant écrit que très-peu sur cette matière. Quant aux philtres et aux autres remèdes (nuisibles ou superstitieux de Xénocrate), il est facile de voir, avant même de les avoir expérimentés, que la majeure partie de ce qu'on avance à ce sujet est faux ; mais, si l'on suppose qu'il y a quelque chose de vrai ou de possible, qu'y a-t-il de plus coupable et de plus contraire au bien de la société ? Je m'étonne qu'il se soit trouvé des hommes assez fous pour rendre publiques des choses de cette nature ou qui aient pu s'imaginer que ce qui devait les couvrir de honte pendant leur vie dût leur donner la gloire après leur mort. Ou ces hommes ont essayé les choses sur lesquelles ils ont écrit, ou ils ne les ont pas essayées : s'ils disent qu'ils ont tout expérimenté, ils passeront pour des scélérats exécrables ; s'ils disent qu'ils n'ont rien expérimenté, il faut reconnaître qu'ils ne savaient ce qu'ils écrivaient. » (*De Simpl. fac.*, x.) Ce passage nous montre l'esprit critique de Galien ; nous verrons toutefois que le médecin de Pergame ajoutait foi aux songes, et s'en servait soit pour le diagnostic, soit pour la thérapeutique.

(22) Hipp., *de Acut. morb. vict.*, Gal., *Com.* 1, text. 16, t. XV, p. 450. Je laisse parler Galien : « Quidem autem in arte medendi res quidem novas aggressi sunt, « quum prioribus quid melius invenire nequirent, sed idiotarum (des particuliers, « des hommes ignorants) affectionem, quam Hippocrates dixit, intelligerent. « Quod enim novum ac inusitatum est, nondumque, si utile sit, exploratum, hi « laudant magis quam quod assuetum utile esse noverint. Nonnulli vero et ob victus « suavissimi pollicitationem persuadentes ægros alliciunt, quod dolose quidem « agant non ignari, sed vel ob pecuniæ cupiditatem, vel ob gloriæ studium talia « dolose committere contendunt. »

(23) Mohammed-Ben-Cassen, dans Herbelot, *Bibl. orient.*, t. II, p. 126, cité par Kühn (*Gal. op.*, t. XX, p. 1x). Galien instruisait gratuitement ses disciples. La charité de Galien à l'égard des pauvres, son désintéressement, étaient probablement la cause de la haine que les médecins de son temps avaient conçue contre lui (Kühn).

quelques écrivains de sa nation l'ont fait pour d'autres points de la vie du médecin de Pergame.

IV. MÉTHODE PHILOSOPHIQUE DE GALIEN; EXPÉRIENCE ET RAISONNEMENT; EXPÉRIMENTATION DES REMÈDES.

Si, pour les qualités morales qu'il exige du thérapeutiste, nous avons reconnu dans Galien le disciple de Platon, nous allons voir, pour les questions de méthode, qu'il est, en plusieurs points, le sectateur d'Aristote. Galien proclame sans cesse, en thérapeutique comme dans les autres branches de la médecine, la nécessité de la méthode. Détruire les erreurs avant d'exposer la doctrine (1), poser d'abord les généralités pour descendre ensuite aux détails (2), aller des choses évidentes à ce qui est obscur (3), s'exercer dans les choses faciles avant d'aborder les questions ardues (4), se servir des propositions déjà démontrées pour arriver à celles qui ne le sont pas encore (5): telles sont les maximes que Galien professe comme indispensables. Il ne se contente pas de poser ces principes généraux, il aborde la question tant controversée de l'expérience et du raisonnement. Sans

(1) «Nam, ut Hippocrates inquit, sic etiam ait Plato: Non solum impura corpora quanto plus nutrias, tanto magis lædas; verum etiam impuris animis si «nutrientes sermones offeras, non modo nihil prosis, verum etiam magnopere «obfueris» (*de Simpl. fac.*, I, 40, t. XI, p. 457).

(2) *Per. gen.*, II, 1 et VI, 7. — *M. m.*, IX, 6, p. 628, 629, et c. 17, p. 659; II, 7, p. 127, 128; XIII, 11, p. 901.

(3) *De Venæ sect. adv. Erasistrateos Romæ degentes*; — *de Differ. febr.*, II, 11.

(4) *M. m.*, I, 5, p. 39-40.

(5) *M. m.*, I, 4, p. 32. — *De Cur. rat. per. ven. sect.*, 3, t. XI, p. 255.

doute le médecin de Pergame est dogmatique par excellence (6), et il met le raisonnement au-dessus de l'empirisme ; mais il n'en reconnaît pas moins la nécessité de celui-ci. Galien place-t-il toujours l'expérience après le raisonnement ? Non, car il semble nous dire que, dans la recherche des remèdes, la méthode empirique est l'égale de la méthode rationnelle. C'étaient là les aveux que les faits arrachaient au médecin de Pergame ; l'énergie de ses croyances philosophiques s'inclinait parfois devant la majesté de l'expérience, cette reine des sciences dans les temps modernes ; écoutons-le parler : Le témoignage des sens est indispensable dans l'étude des êtres ; ceux-ci tombant tous sous nos sens n'offriraient plus ni doutes ni incertitudes ; mais comme certaines choses échappent aux investigations faites par le mode expérimental, le raisonnement doit intervenir (7) : c'est là l'origine du dogmatisme, c'est ce qu'avait déjà dit Hippocrate (8). L'expérience doit précéder le raisonnement dans l'étude des choses qui sont du domaine des sens (9) ; elle est le juge le plus sûr des choses qui se manifestent clairement (10) ; elle est le grand juge des propriétés des médicaments (11) ; c'est elle qui prononce en dernier ressort sur tous les raisonnements (12). Il faut croire à l'expérience

(6) *Gal. op.*, *passim*.

(7) *De Simpl. fac.*, II, 1, t. XI, p. 462.

(8) « Ce qui se dérobe à la pénétration des yeux du corps n'échappe pas à la vue de l'esprit » (*Hipp., de l'Art*, § 9, p. 20).

(9) *De Simpl. fac.*, II, 2, t. XI, p. 463, 464.

(10) VI *de Morb. vulg.*, *com.* III, clas. 3, p. 342 e ; Bas., 1562.

(11) « L'expérience seule est le juge le plus certain des propriétés des médicaments ; ceux qui l'abandonnent et raisonnent d'après une autre base, ceux-là se trompent, et détruisent l'utilité de notre traité des propriétés des médicaments simples » (*de Simpl. fac.*, I, 40, t. XI, p. 456).

(12) *Epid.* VI, *com.* V, c. 32. — *De Off. com.*, III, c. 20. — J. Damascène a dit : « Les logiciens, et ceux qui jugent des maladies par leur propre entendement, le plus souvent sont homicides » (*aph.* 156, trad. par Breche, p. 231 ; Lyon, 1605).

et la suivre quand on n'est pas versé dans l'art de raisonner (13). L'expérience est difficile, comme l'a dit avec raison Hippocrate; aussi doit-on s'exercer avec grand soin dans les diverses parties de l'art médical, et secouer la paresse (14). Voilà des maximes sages; mais Galien, dans d'autres endroits de ses volumineux ouvrages, revient à la prééminence de la méthode dogmatique (15). Il se contente d'abord de dire que, parmi les agents thérapeutiques, les uns sont trouvés par le raisonnement seul; les autres par l'expérience seule, par exemple les médicaments qui agissent par toute leur substance, c'est-à-dire les spécifiques (16), quelques-uns enfin par le

(13) *M. m.*, xiii, 16, p. 916.

(14) Hipp., *Aph.* 1, 1. — *Lib. de Hum.*, com. 1.

(15) *M. m.*, vi, 2, p. 388-390.

(16) Galien, quoiqu'en ait dit Van Helmont, admettait des *spécifiques* (*de Simpl. fac.*, v, 1, t. XI, p. 705; l. vi; xi, 1, § 34, t. XII, p. 357-359. — *Per gen.*, 1; *ad Pison. de Theriaca*, 2, t. xiv, p. 222, 223, et 4, p. 225, 229). J'ajoute en passant que Galien n'admettait pas de panacée (*sec. loc.*, viii). Les médicaments spéciaux et les spécifiques étaient si bien connus dans l'antiquité qu'ils avaient donné lieu, de la part de quelques médecins, à une critique assez plaisante que Bar-chusen (*de Medicinæ origine et progressu*, in-4°, diss. xvi, § 35, p. 274; Traj. ad Rhen., 1723) nous fait connaître en ces termes : « Et quamvis aliqui jamdudum ante Galenum, imo qui æquales temporum Galeni erant, ejusmodi placita deriderent contemnerentque, et falsissime dicerent, nunquisproeses istiusmodi medicamenta juberet atque imperaret, quemadmodum ab aliquo in tragædia imperatum erat

Abi quidem tu flumina ipsa ad Inachi
Thebas, at age tu pergito Cadmeias.

« Ita etiam vel medicamenta, tu propera ad hepatis portas, tu ad vesicam vel utrosque renes proficiscere, etc. verum tamen Galenus horum cavillatorum susque deque habebat. Enimvero exploratum, aiebat, esse sibi de lepore marino, ex omnibus corporis partibus pulmonem solum exulcerante, de cantharidibus vesicam, deque aliis rebus calculum corrodentibus, salva interim intactaque reliquorum viscerum substantia : quæ omnia fieri non posse, nisi talis efficientia naturalis unicuique dictarum esset propria, etc. » (*Per gen.*, 1, 2).

secours de ces deux instruments. Ce que le raisonnement et l'expérience nous ont appris nous conduit, par la voie des conjectures, à la découverte des moyens qu'on recherche (17). Ailleurs il professe l'hérésie suivante : la découverte rationnelle des remèdes l'emporte sur leur invention empirique (18). Le raisonnement compose les remèdes; l'expérience les juge (19); il va jusqu'à dire que le raisonnement, avec toutes ses longueurs, doit être, en thérapeutique, préféré à l'expérience aux rapides allures (20). J'ajoute qu'il n'y a pas, dans la pensée de Galien, exclusion de la méthode empirique, mais seulement préférence marquée donnée à la méthode rationnelle.

L'expérience et le raisonnement, ces deux sources de nos connaissances, doivent être associés; mais, chose étrange, au lieu d'opérer cette union, et de constituer ainsi l'empirisme raisonné, Galien veut qu'on sépare, en thérapeutique, ces deux méthodes (21). En les employant successivement, on voit ce que chacune d'elles peut donner. C'est là peut-être l'origine de cette « opinion bizarre, mais salubre, qui posait, dit M. Renouard, une ligne de démarcation, une espèce d'antagonisme entre la théorie et la pratique, entre le raisonnement et l'expérience. Le théoricien, disait-on, doit procéder selon la logique, et le praticien doit se guider surtout par l'observation. Au moyen de ce singulier expédient ou de cette fiction,

(17) *Ep. g. a. Lacun.*, p. 580 a. b. — *Per gen.*, vi. — *De Simpl. fac.*, iv, 23, t. XI, p. 703. — *Ad Pison. de Theri.*, 2, t. XIV, p. 220-223.

(18) *Sec. loc.*, vi, class. 5, p. 335, b; Bas., 1562. — *De Loc. aff.*, l. II, et l. III, 4, t. VIII, p. 145, 146. — *M. m.*, vi, 2, t. X, p. 393, 394.

(19) *Per gen.*, I, class. 5, p. 424, f; Bas., 1562, et l. IV.

(20) *M. m.*, IX, 16, p. 656. — Linden (*Sel. med.*, XVI, 249, p. 772) caractérise la prolixité de Galien par les mots expressifs de *καταπρόσφορος*, *profluentia loquendi*, qu'il emprunte à Cynuleus et à Cicéron. Je ne saurais adopter l'opinion de Galien; l'expérience, en médecine, réclame un temps bien plus long que le raisonnement.

(21) *M. m.*, II, 7, p. 127, et III, 7, p. 208, 209.

on a pu conserver pendant des siècles des théories fausses, une science menteuse, sans trop égarer la pratique; le médecin a pu déraisonner sans nuire beaucoup à son malade, sans se priver des lumières de l'expérience (22). » Toutefois Galien échappe, en matière médicale, à cette contradiction, et il veut que dans l'étude des médicaments on marie les deux méthodes (23).

Voilà bien des contradictions, dira-t-on. Je répondrai avec Fernel (24) et avec Zimmermann (25): « Je ne prétends pas concilier tous les endroits où Galien se contredit ouvertement. » Il y a, dans les œuvres du médecin de Pergame de grandes vérités philosophiques entremêlées d'erreurs, il est vrai; ces vérités brillent d'un éclat plus pur dans Hippocrate. Mais laissons parler M. Lordat, cet honorable professeur de l'école de Montpellier, si bien fait pour interpréter la méthode philosophique du vieillard de Cos.

« Les philosophes prédécesseurs et contemporains d'Hippocrate cherchaient à fonder la science de l'homme sur des théories générales de l'univers. Leurs doctrines médicales avaient donc été faites *a priori* d'après des dogmes cosmogoniques et cosmologiques. Dans le même temps, existaient des médecins qui étaient les antagonistes des philosophes. Ils suivaient les préceptes d'Acron, d'Agrigente, médecin célèbre, contemporain et compatriote d'Empédocle. Le chef et les disciples étaient appelés *empiriques*, parce que, dans leur pratique, ils étaient entièrement soumis à l'expérience ou à l'empirisme.

(22) *Hist. de la méd. depuis son origine jusqu'au 19^e siècle*, t. II, p. 513; 1846, 2. H. Boerhaave nous donne en lui un exemple frappant de cette séparation de la théorie et de la pratique.

(23) *M. m.*, XIV, 5, p. 962.

(24) « Non interpretis munere hoc loco fuugar, nec auctoris sententias e diametro contrarias conciliare contendam » (*Consilia Fernelii*, XLVI, p. 337; Gen., 1638).

(25) *Expérience*, t. I, p. 177; 1817.

Cet empirisme pur n'était pas fort différent de celui des animaux qui, à la vue de faits semblables, rappellent les faits évidents antérieurs, sans avoir aucune idée de la ressemblance ni de la dissemblance essentielles et cachées qui peuvent exister entre ces faits analogues. Hippocrate ne voulut imiter ni les empiriques ni les dogmatiques philosophes. Il prit d'eux une méthode scientifique mixte, composée de leurs avantages et exempte de leurs inconvénients. Il imita les premiers dans l'étude exacte des phénomènes médicaux, dans celle des circonstances qui contribuent à leur formation, dans celle de toutes les choses qui peuvent changer le cours de ces phénomènes. Il ne se contenta pas de cela : à l'imitation des dogmatiques, il voulut raisonner ; mais au lieu d'aller chercher les causes des effets dans des principes étrangers à la catégorie, il se borna à déduire des faits semblables les conclusions générales les plus rigoureuses. Plusieurs conclusions de ce genre ont pu être comparées entre elles et en fournir d'autres aussi exactes et d'un ordre supérieur ; de sorte que ces propositions enchaînées ont constitué des sorites.

« Cette manière de procéder à la formation de la médecine est appelée *empirisme raisonné*. C'est la seule que puisse admettre la science de l'homme, comme l'a dit Leibnitz, et comme l'ont senti les grands médecins de toutes les époques.

« Hippocrate se conduisit en cela comme l'a conseillé Bacon, plus de vingt siècles après, en posant les fondements de la philosophie naturelle. Les procédés scientifiques furent à peu près ceux qui sont prescrits dans le *Novum organum* : exclusion des propositions supposées, examen direct des faits, inductions immédiates, comparaison de ces inductions pour en tirer d'autres d'un ordre plus élevé, toujours également rigoureuses. Aussi M. Caizergues et moi, ajoute M. Lordat, nous nous souvenons de ce que disait Fouquet, notre maître commun. Lorsque nous exaltions la méthode de Bacon, appliquée à la science de l'homme (car, à cette époque (à la fin du 18^e siècle), les élèves lisaient le *Novum organum*, et les maîtres leur

en donnaient l'exemple), il prétendait que nous étions injustes, si Hippocrate n'avait pas sa part dans cet éloge; car, disait-il, l'un *avait fait ce que l'autre* (Bacon) *disait qu'il fallait faire*.

« Cette réclamation en faveur du médecin grec était d'autant plus raisonnable, que sa philosophie n'est connue que dans la sphère médicale : les philosophes n'en font point mention, et le savant Tennemann n'en parle point dans son *Manuel de l'histoire de la philosophie* » (26).

L'*empirisme raisonné* est donc nettement proclamé par Hippocrate. Singulière destinée de ces vérités philosophiques : enseignées à l'origine même de la tradition médicale, elles n'ont été, en médecine comme dans les autres sciences naturelles, vulgarisées que plusieurs siècles après, et aujourd'hui même, où le culte de ces dogmes semble universellement répandu dans les régions scientifiques, que d'écrivains qui, protestant sans cesse de leur dévouement à ces vérités, rendent à des erreurs diverses, issues de la méthode qu'ils répudiaient, un culte non avoué.

Je n'ai pas dit encore tout ce que Galien professe sur la méthode en thérapeutique. Nous avons vu ses procédés philosophiques, sa foi dans le dogmatisme, son respect pour l'expérience; exposons ses enseignements sur l'*expérimentation* des agents thérapeutiques. Depuis quelques années, l'expérimentation des remèdes passe pour une invention moderne : Samuel Hahnemann a dit (27), et après lui les homœopathes, fidèles échos du maître, ont répété à l'envi (28), que

/proclamées

(26) *De la perpétuité de la médecine, ou de l'identité des principes fondamentaux de cette science, depuis son établissement jusqu'à présent*, in-8°, p. 143-145; Montp., 1837. — Cf. pour le mot de Fouquet, le *Rapport sur les trav. de la Fac. de méd. de Mont.*, par Caizergues, in-4°, p. 23, note 1; 1840. — M. Lordat, je crois devoir le remarquer, donne peut-être un peu trop d'importance à Acron d'Agrigente.

(27) *Organon de l'art de guérir*, trad. de l'orig. allem. par de Brunnow, in-8°, p. 147, 148, note 1; Dresde, 1824.

(28) Aug. Rapou, *Histoire de la doctr. méd. homœop.*; Lyon, 1847.

1849. — Ravel.

Taussi riche en érudition
qu'en originalité,

Haller était le premier qui en eût proclamé la nécessité (29). Je ne viens point ravir cette gloire à Haller, déjà si riche en érudition comme en originalité, pour la donner à Galien : l'expérimentation des médicaments a été connue et pratiquée bien avant le médecin de Pergame. Attalus Philométor (30) fit de nombreuses expériences sur les poisons. Faut-il rappeler un exemple devenu vulgaire à force

(29) « Nempe primum in corpore sano medela tentanda est, sine peregrina ulla « miscela ; odoreque et sapore illius exploratis, exigua illius dosis ingerenda, et « ad omnes, quæ inde contingunt affectiones, quis pulsus, qui calor, quæ respi-
« ratio, quænam excretiones, attendendum. Inde ad ductum phænomenorum, in
« sano obviatorum, transeas ad experimenta in corpore ægroto, etc. » (Haller, *Pharmacopœa helvetica*, Præfat., p. 12; Basil., 1771.) On connaît les expérimentations de Stork ; bien avant lui, Gesner avait, à l'occasion de l'eupatoire, eu recours à ce procédé (*Epist.*, p. 63).

(30) Ce dernier roi de Pergame aimait beaucoup la médecine, et voulait savoir les choses par lui-même. « Il cultivoit, dit Plutarque, des plantes vénéneuses, comme de la jusquiame, de l'ellébore, de la ciguë, de l'aconit, du dorycnium, qu'il semoit et qu'il plantoit lui-même dans ses jardins, et qu'il cueilloit chacune dans le temps le plus propre, afin de pouvoir faire des expériences sur les sucs, les semences et les fruits de ces plantes, pour connoître leurs propriétés. » L'auteur de cette remarque, ajoute Daniel Leclerc, regarde cette occupation d'Attalus comme un amusement indigne d'un roi, et il lui préfère par cette raison Démétrius, surnommé *Poliorcète*, c'est à-dire *preneur de villes*, qui ne se divertissoit qu'à faire construire des vaisseaux, ou des galères et des machines de guerre d'une grandeur prodigieuse. Mais il seroit à souhaiter, continue naïvement D. Leclerc, que les rois se fissent un plaisir de s'occuper plutôt à des choses utiles à la société, comme faisoit Attalus, que de faire consister toute leur gloire à imiter Démétrius, qui, ne cultivant que les arts de la guerre, ne pensoit point aux arts de la paix et à rendre ses peuples heureux. Attalus ne s'attachoit pas seulement à examiner les poisons, il essayoit aussi les contre-poisons, donnant des uns et des autres à des criminels condamnés à mort, comme on l'apprend de Galien (*Perf. gen.*, 1, 13.) » (D. Leclerc, *Hist. de la méd.*, part. II, l. III, c. 3, p. 388; 1723). — Cfr. Gal., *de Antidot.*, 1, 1. — Ackermann, *Inst. hist. med.*, § 174, p. 125, 126.

d'être cité, Mithridate, qui essaya presque tous les poisons et les contre-poisons sur lui-même, et de plus sur les criminels qui étaient condamnés à mort (31). Les anciens appliquaient les sens à l'étude des remèdes et jugeaient des qualités de ces substances par le toucher, par le goût, par l'odeur et par la vue (32). J'en conviens, ils ne cherchaient à déterminer ni les changements que les remèdes produisent sur les fonctions de l'homme bien portant, ni la durée d'action de ces remèdes : c'était une expérimentation essentiellement incomplète, mais le principe était posé. Voyons avec quelques détails les règles excellentes et les procédés trop simples, trop élémentaires, que Galien recommandait en cette circonstance.

Il établit d'abord la nécessité de l'expérimentation : Il faut, dit-il, expérimenter les médicaments, car on n'en devine pas les propriétés (33), les essayer avant de raisonner sur eux (34). Ceux qui

(31) *Gal. op.*, ed. Kühn t. XIV, p. 2, et p. 215 (expérimentation faite avec la thériaque). — Cfr. Ackermann, *Hist.*, § 175, p. 126. Qu'il me soit permis, à l'exemple de Galien, de citer quelques vers dus à un poète qui connaissait si bien l'antiquité :

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste :
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste
A redoublé pour moi ses soins officieux :
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux ;
Et le fer est moins prompt, pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie.

(RACINE, dans *Britannicus*, act. IV, sc. 4.)

L. Aimé-Martin ajoute en note : « Racine s'est conformé à l'histoire en faisant préparer par Locuste le poison dont périt Britannicus. Suétone dit que l'épreuve de ce poison étoit d'abord faite sur un bouc, ensuite sur un porc. Locuste étoit logée dans le palais de Néron ; il la combloit de présents, il la faisoit travailler devant lui, enfin il exigea qu'elle fit des élèves dans son art. » (*OEuvres dramat. de J. Racine*, t. I, p. 445 ; Paris, Lefèvre, 1844.)

(32) *Com.* i in Hipp. l. de Natura.

(33) *M. m.*, IV, 3, p. 245.

(34) *De Simpl. fac.*, II, 2, t. XI, p. 463, 464.

abandonnent cette voie et fondent leur raisonnement sur une autre base, ceux-là se trompent et trompent les autres. Il arrive aux détails. — Il recommande d'examiner surtout les substances qui ont été employées par les anciens, et qu'un long usage a consacrées. Le médicament sera rigoureusement déterminé ; sans cela, on s'expose à employer sous un même nom des substances différentes (35) ; il sera parfaitement pur, et exempt de toute qualité étrangère (36) ; ce médicament sera essayé : 1° sur l'homme bien portant ; 2° sur l'homme qui a une intempérie, ou, en traduisant cette expression en langage moderne, sur l'homme qui présente un état de souffrance compatible avec la santé ; 3° sur l'homme malade (37) ; dans ces derniers cas, on débutera par l'affection la plus simple du corps, qu'elle soit chaude ou froide, humide ou sèche (38). Quelle que soit la maladie, il faut la déterminer avec le plus grand soin : sans cette précaution, une même substance sera employée par les médecins dans des maladies différentes portant le même nom (39). Pour agir avec sécurité, il faut connaître la nature de l'individu, la marche de la maladie, la force du remède, le moment où il faut l'employer ; en réunissant toutes ces conditions, on pourra se servir d'un remède que le raisonnement aura déjà examiné (40). Ceux qui aiment la vérité doivent faire sur eux-mêmes l'essai des médicaments, comme je l'ai fait moi-même, dit Galien, qui se félicite à ce sujet de pouvoir parler d'après son expérience propre (41), et qui nous apprend qu'il était,

(35) *De Simpl. fac.*, II, 11, t. XI, p. 487.

(36) *De Simpl. fac.*, II, 9, t. XI, p. 485, et c. 21, p. 519.

(37) *De Simpl. fac.*, I, 4, t. XI, p. 385, et c. 21, p. 416 ; et I, II, 9, p. 485. — *De Temperamentis*, I, III.

(38) *De Simpl. fac.*, III, 10, t. XI, p. 561, et IV, 7, p. 641.

(39) *De Simpl. fac.*, II, 10 et 11, t. XI, p. 485-487.

(40) *De Plac. Hipp. et Plat.*, IX, *Epit.* a. Lac., p. 169 b.

(41) *De Simpl. fac.*, II, 8, t. XI, p. 484, et IV, 7, p. 644, 645. — *M. m.*, VI, 2, p. 393.

dans ses maladies, très-attentif à l'action des remèdes sur lui-même (42). Il était tellement pénétré de la nécessité de l'expérimentation qu'il l'appliquait à un grand nombre de remèdes, et qu'il avait soin, quand il n'avait pas essayé un médicament, de signaler cette lacune (43). — L'expérimentation, Galien aime à le répéter, a ses dangers, parce qu'il s'agit de l'homme (44), dont on ne saurait trop respecter la dignité, et dont on peut déterminer la mort par d'imprudents essais. Aussi faut-il employer les moyens que l'expérience a consacrés (45). Galien allait plus loin : il ne donnait aux malades que les médicaments qu'il avait essayés sur lui-même (46). Mais quel parti suivait Galien quand il était en présence d'une nouvelle substance qui n'avait pas encore été employée ? Le soin avec lequel il recommande de n'employer que les remèdes déjà connus des anciens semble indiquer qu'il se tenait dans une certaine réserve à l'égard des substances nouvelles (47). Sans doute il est l'auteur d'un grand nombre de formules très-complicquées, mais dans lesquelles il faisait entrer des médicaments déjà éprouvés. Dans toute expérimentation, on peut errer si l'on ne fait pas les distinctions nécessaires, et cela soit pour n'avoir point étudié une chose sous ses différents aspects, soit pour n'avoir point séparé ce qui est constant de ce qui est accidentel. Il ne faut pas se borner à examiner une ou

(42) *M. m.*, XIII.

(43) *M. m.*, VI, 2, p. 393. — *De Sanit. tuend.* — Jean Damascène a dit : « Il faut doncques user des choses approuvées par expérience, et qui sont prouvables, desquelles n'y a nulle controverse ne différent, et laisser toutes celles-là desquelles tu n'as expérimenté les vertus et qualitez » (*aph. VIII*, p. 215).

(44) *L. de Hum. com.* I. — *Com.*, *Aph.*, I, l. I.

(45) *Com.* I in *Aph. Hipp.*

(46) *Com.* II in l. I *Epid.*, c. 50.

(47) Marquis a dit (*Biogr. méd.*, t. IV, p. 320), mais sans donner aucune indication : « Il (Galien) ne se permettait de prescrire des remèdes nouveaux ou inconnus qu'après en avoir fait l'essai sur lui-même. »

1/1 8^{re} 1821.

deux fois un médicament, mais répéter fréquemment cet examen ; car la connaissance des êtres qui sont du domaine des sens ne s'acquiert que par une inspection attentive et des investigations répétées (48).

Si nous sortons de ces règles générales pour entrer dans le détail des expériences eux-mêmes, nous verrons que le médecin de Pergame se borne à des essais superficiels. — Il applique à l'extérieur du corps les substances qu'il étudie ; il les choisit liquides, et il insiste beaucoup sur la température à laquelle il convient de les prendre ; elles ne doivent être ni chaudes ni froides, mais tièdes (49). Une éponge ou une touffe de laine est imbibée de la substance à essayer ; on l'applique d'abord sur une partie du corps, et on demande aussitôt à un homme du peuple, car celui-ci, n'étant le sectateur servile d'aucune doctrine, a le jugement sain, on lui demande s'il perçoit une sensation de chaleur ou de froid (50). On enregistre la réponse de cet individu, et on a ainsi le cri de la nature. Si un médicament appliqué, dans une maladie très-chaude, sur une partie du corps, y excite un sentiment de froid, dites que le remède est froid ; mais si une sensation de chaleur est perçue dans une maladie chaude, ne prononcez pas que ce remède est chaud. Produit-il, immédiatement après son application, un sentiment soit de chaud, soit de froid, dites qu'il est par lui-même chaud ou froid. Si l'effet ne se manifeste qu'avec lenteur, concluez qu'il ne donne lieu à cet effet qu'accidentellement.

L'expérimentation, telle que Galien la pratiquait, était incomplète, mais en harmonie avec son système ; nous devons lui savoir gré de nous avoir transmis quelques-unes des règles qui doivent présider à cette opération, base de la matière médicale. J'ajoute que les expéri-

(48) *Per. gen.*, II, 2, et I, III, de *Antid.*, c. 2.

(49) *De Temperam.*, I, III. — *Ep. Gal.*, a. Lac., p. 29, b.

(50) *De Simpl. fac.*, I, 21, t. XI, p. 416, 417.

ments d'Attalus Philométor et de Mithridate étaient beaucoup plus complets et sur tout plus réels. Mais la palme reste aux modernes, et je ne saurais mieux terminer ce paragraphe qu'en disant avec Celse : « Oportet enim neque recentiores viros in iis fraudare quæ vel repere-runt, vel recte secuti sunt : et tamen quæ apud antiquiores aliquos « posita sunt auctoribus suis reddere » (51).

V. DIVISION DE LA THÉRAPEUTIQUE.

Le traitement se présente sous deux aspects distincts : 1° par rapport à chaque maladie ; 2° d'une manière générale, d'où la division de la thérapeutique en spéciale et en générale. Sans formuler nettement cette division Galien la suit, mais incomplètement : ainsi, dans son grand *Traité de thérapeutique*, à côté des questions générales, on trouve des questions spéciales, telles que le traitement des ulcères, des fièvres, du phlegmon ; il étudie le traitement des affections simples, et passe ensuite à celui des maladies compliquées (1). La thérapeutique se divise en deux branches : dans l'une, se placent les *indications* ; dans l'autre, les moyens de les remplir, qui répondent à la diététique, à la chirurgie et à la pharmaceutique (2). La diététique (3) guérit par le régime (4) ; la chirurgie, par les amputations,

(51) *De Re med.*, II, 14, 1°, p. 83, ed. Targa; Veron., 1810. 184°

(1) *M. m.*, III.

(2) *De Part. art. med.*, *Epit.* a. Lac., p. 16, a. — *Com.* 1 in lib. *de Rat. vict. in morb. ac.*, c. 6.

(3) *Definit. med.*, def. XI, t. XIX, p. 351, 352.

(4) Par le mot de régime (*διαίτα* des Grecs, *victus* des Latins), les anciens comprenaient non-seulement les aliments, mais encore toute la matière de l'hygiène.

par le feu, par le secours de la main, en un mot; la pharmaceutique, par les médicaments. Ces trois parties de l'art se prêtent un mutuel appui : la chirurgie surtout a besoin des deux autres (5).

(5) *Sec. gen.*, l. III, *Ep. a. Lac.*, p. 572, b. Broussais a dit : « De quelque nature qu'elles (les indications) soient, on n'a, pour y satisfaire, que la diète, la pharmacie et la chirurgie: assertion judicieuse empruntée à l'immortel vieillard, et qui met la chirurgie à sa véritable place. L'expérience, en effet, a démontré invinciblement que l'application de la main au corps de l'homme ne peut constituer une science, et que, sans la médecine, la chirurgie, réduite à ses procédés manuels, n'offre au savant que l'espèce d'intérêt qui s'attache aux arts mécaniques. » (*Exam. des doctr. méd.*, t. I, 1829, *Thérapeutique de Galien*, p. 247. Cf., p. 261.) — Celse avait dit : « Ce qu'il importe avant tout de savoir, c'est que toutes les parties de la médecine sont tellement liées entre elles, qu'il est impossible de les séparer complètement, et le nom qui les distingue indique seulement la prédominance des méthodes. Celle, par exemple, qui est fondée sur le régime, s'adresse aussi quelquefois aux médicaments, et celle qui s'applique principalement à combattre les maladies par l'action de ces agents thérapeutiques est obligée d'y joindre l'observance du régime, dont l'utilité se fait si vivement sentir dans toutes les affections du corps. » (*Méd.*, l. v, *Introd.*, trad. par Des Étangs, p. 121.) « Elle (la chirurgie) n'oublie pas de tenir compte des remèdes et du régime, seulement elle place en première ligne les opérations manuelles » (Celse, *de Re Med.*, l. VII, *Introd.*). — La division de la médecine en diététique, pharmaceutique et chirurgie, doit s'entendre dans un sens scientifique et non professionnel, quoiqu'en disent quelques historiens, tels que D. Leclerc et Sprengel. J.-H. Schulze (*Hist. med.*, in-4°, p. 418, 422; 1728), Goulin (*Mémoires littéraires pour servir à l'histoire de la médecine*, p. 28, 29; 1775), B. Peyrilhe (*Hist. de la chir.*, l. v, t. II, p. 60 et suiv.), l'ont démontré. Cfr. Renouard, *Hist. de la méd.*, t. I, p. 288, 289. M. Renouard, qui rapproche judicieusement ces trois auteurs, a commis une légère inexactitude en mettant J.-H. Schulze après Goulin.

VI. APHORISMES THÉRAPEUTIQUES DE GALIEN.

Il existe depuis un temps immémorial des aphorismes de thérapeutique, fondés sur l'observation, et librés de toute hypothèse sur la nature des maladies et sur l'action intime des médicaments. Ces règles, dont quelques-unes sont empruntées à Hippocrate, sont nettement formulées dans les œuvres du médecin de Pergame, mêlées, il est vrai, à quelques erreurs dont le temps a fait justice.

1. La méthode thérapeutique de Galien est fondée sur ces deux maximes : *La nature doit être conservée par ce qui a du rapport avec la nature* (1); *la maladie est quelque chose de contraire à la nature, elle doit être combattue par ce qui est contraire à la maladie* (2). Les nombreux exemples que Galien donne du traitement par les contraires sont ainsi résumés par Hebenstreit (3); quelques-uns de ces exemples seront trouvés naïfs : « Tout ce qui nuit par sa quantité doit être évacué; ce qui par son absence est cause de maladie doit être remplacé. La maigreur réclame l'embonpoint, celui-ci l'exténuation, le chaud le froid, celui-ci le chaud; l'humide demande à être desséché, le sec à être humecté (a). À la complication de ces accidents,

(1) *M. m.*, III, 3, p. 173; lib. v, 1, p. 309; lib. VIII, 9, p. 589. — *Ars med.*, 25, t. I, p. 374.

(2) *M. m.*, III, 8, p. 214, et IX, 15, p. 650. — *Ars med.*, *Epit. a. Lac.*, p. 405, a et b. — *De Ven. sect. adv. Erasistratum*, 6, t. XI, p. 167. — *De Const. art. med.*, *Epit. a. Lac.*, p. 12. — Galien répète très-souvent son précepte; Lacuna (*Epit. com. Gal. in Hipp.*, p. 39 b) indique, dans les Commentaires de Galien, un grand nombre de passages dans lesquels ce précepte est développé.

(3) *Pal. ther.*, p. 414-418; 1779. — Hebenstreit indique et cite les passages de Galien et des anciens correspondants aux différents exemples énumérés; je reproduis quelques-unes de ces indications. (a) Celsus, *de Re med.*, I, 3, ed. Lips.,

on opposera une médication composée (b). Si quelque chose tend à sortir par un organe convenable, il faut suivre l'impulsion de la nature et la faire sortir à propos (c), ou la détourner d'une issue peu favorable pour lui en donner une plus convenable (d). Il est permis de révulser les humeurs errantes çà et là (e). Ce qui est mal mêlé sera remis en ordre (f), ce qui est tenu sera épaissi (g), ce qui est épais sera divisé et délayé (h); on mettra en mouvement ce qui est arrêté (i); les flux morbides seront réprimés (k); on resserrera ce qui est relâché, on relâchera ce qui est serré (l); les parties sèches seront humectées (m), les humides desséchées (n); on ouvrira les vaisseaux obstrués (o). Les parties relâchées et détachées seront reliées ensemble (p); on enlèvera ce qui est corrompu, étranger ou inutile (q). Ce qui est tombé sera remis en place (r); on réunira ce qui est divisé pour en obtenir la cicatrisation (s); on enlèvera les tumeurs, après avoir fortifié préalablement les parties » (t).

Dans quelques cas, le médecin de Pergame emploie des remèdes semblables à la maladie; traite-t-il, par exemple, une intempérie chaude par un remède chaud, il dit que cela n'a eu lieu que par accident, ou parce qu'il est intervenu quelque chose qui était directement opposée à la maladie. « Avec ce subterfuge, dit Broussais, Galien pourra toujours se tirer d'affaire; une hypothèse et la subtilité de son esprit lui sauveront les inconséquences » (4). Quelque éner-

p. 28; Gal., *de Const. med.*; *M. m.*, II, 7, ed Chart., t. X, p. 43. — (b) *M. m.*, VII, 10, t. X, p. 172. — (c) *De Sectis*. — (d) Gal., *com.* II in *Epid.* VI. — (e) Gal., *com.* II in *Epid.* VI. — (f) *Const. med.*. — (g) *De Sectis*. — (h) *Const. med.*. — (i) *Const. med.*; *M. m.*, XI. — (k) *Const. med.*. — (l) *Introd. seu med.*. — (m) *Meth. med.*, VII. — (n) *Ars med.*. — (o) *M. m.*, VII. — (p) *Hipp.*, *de Nat. hom.*. — (q) *M. m.*, IX et I. III. — (r) *M. m.*; *de Const. med.*. — (s) *De Const. med.*; *Ars med.*. — (t) *De Diff. morb.*

(4) *Exam. des doct.*, t. I, p. 241. Cfr. D. Leclerc, *Hist. de la méd.*, p. 698. Dans cet endroit, comme dans tout ce qui a rapport à la médecine chez les Grecs, on peut voir que Broussais résume D. Leclerc, et se borne à ajouter, de temps en temps, une attaque passionnée, un trait piquant, contre ceux qu'il considère comme des adversaires de son système.

gie que le médecin de Pergame mette à réfuter le principe des *similia similibus curantur* (5), il n'en est pas moins constant qu'il lui arrive quelquefois d'employer d'une manière empirique, et sans chercher à s'en justifier, les *sémblables* : ainsi, dans l'incontinence d'urine nocturne chez les enfants, il recommande l'usage d'une substance diurétique, la pariétaire (6), qui contient, comme on sait, du nitrate de potasse (7).

L'énanthiose (*contrarietas*) ne réside pas seulement dans la qualité, mais encore dans la quantité : ainsi la pléthore est guérie par l'évacuation, ce qui surabonde par la soustraction, ce qui manque par l'addition. La médecine, dit Hippocrate, consiste dans l'addition et la

(5) VI de *Morb. vulg.*, com. II, class. 3, p. 316 a; Bas., 1562; — III de *His quæ in med. fiunt*, class. 7, p. 443 a; Bas., 1562.

(6) « *Ad eos qui se in somno permungunt. Vesicam caprinam aut ovillan ustam ex posca bibendam præbeto et ad vesperam siticulosos somnum petere jubeto. Facit et leporis testiculus in vino odorato fervefactus, atque ita potatus.* » *Aliud.* « *Calamintham et myrrham in vino ante cænam bibendas dato. Oblinat autem et pudendum cimolia terra cum perdicii (pariétaire) succo.* » (*Sec. loc.*, IX, 9, t. XIII, p. 319.)

(7) Le Dr Young, de Chester, fut, en 1828, conduit par l'effet du hasard (la lecture de Galien l'y aurait plus tôt conduit) à prescrire le nitrate de potasse dans cette maladie. Il s'agissait d'une dame qui souffrait depuis longtemps d'une incontinence d'urine opiniâtre, et qui n'avait retiré aucun fruit de l'emploi d'une médication dont les cantharides (qui guérissent quelquefois, comme le prouvent les observations de Richter, de Rumpel, de Leger, de P. Frank, de Hunter, de Lange, de Baume) faisaient la base. Young guérit encore, à l'aide du nitre, cinq adultes atteints d'incontinence d'urine, et un enfant qui était affecté, depuis sa naissance, de cette maladie, et qu'il traita de la manière suivante : 50 centigr. (10 grains) de nitre trois fois par jour pendant une semaine. Le médicament fut continué à la même dose et de la même manière, mais pendant quatre jours de la semaine seulement. Le traitement, ainsi réglé, fut suivi pendant trois semaines, puis suspendu tout à fait. (Cf. *Journ. de méd. et de chir. prat.*, 184(3?); — *Encyclopédie méd.* (Lartigue), t. III, p. 480, 481; 1843.)

soustraction ; la soustraction de ce qu'il y a de surabondant, l'addition des choses qui manquent (8) ; ainsi certaines choses peuvent pécher par leur quantité ou par leur qualité ; le sang, par exemple, peut être en excès ou en défaut, il peut être chaud ou froid, épais ou ténu (9). Les contraires qu'on emploie doivent être à un degré égal à celui de la maladie ; car s'ils sont trop violents, ils seront nuisibles ; s'ils sont trop faibles, ils ne seront d'aucune utilité. Si un médicament donné dans une intempérie froide est trop chaud, il ne se borne pas à corriger cette affection, mais il produit une intempérie chaude qui est l'excès contraire, et qui n'est pas moins contre nature que celle qu'on était dans l'intention de combattre. Les contraires doivent être employés par degrés, en commençant par les plus faibles, et en ne venant pas tout d'un coup aux plus forts : cette précaution est nécessaire, parce que la nature ne supporte pas les changements subits (10).

à Σ.
à Σ.
L'énanthiose, telle était en thérapeutique la maxime favorite de Galien ; il y revient sans cesse. Hippocrate avait constitué sur une base plus large la thérapeutique, lorsqu'il avait dit : « Les maladies guérissent tantôt par des contraires, tantôt par des semblables, tantôt par des remèdes dont l'action n'est ni contraire ni semblable, mais qui opèrent on ne sait comment. Il n'y a pas de règle fixe à cet égard » (11). « Il n'y a point de principe manifeste de guérison, qu'on puisse proprement appeler *principe universel*, pour tous les cas auxquels notre art s'applique (12).

(8) *Traité des Airs*.

(9) *M. m.*, XI, 12, p. 771-773.

(10) *M. m.*, IX, 15, p. 650, 651. — M. Renouard (*Hist. de la méd.*, t. II, p. 39-53) a réfuté d'une manière très nette cette fameuse loi des contraires. — Cfr. F.-W. Becker, *Berliner med. Zeitung*, p. 15, 1834, dans *Trad. d'Hipp.*, par Littré, t. IV, p. 420, et dans Renouard, l. c., p. 49-52.

(11) *De l'Ancienne médecine*. citation empruntée à tout à Renouard, on ne s'en fût pas.

(12) *Traité des Maladies*, l. I, § 2, trad. de Gardeil, citation empruntée qui j'ai à tout empruntée à Renouard. Cfr. B. G. S. litt. t. VI p. 159.

2. Dans les maladies, il y a deux choses : soulager ou ne pas nuire (Hippocrate). « Il y eut un temps, dit Galien, où je regardais ce précepte comme de peu d'importance et comme indigne d'Hippocrate ; il me semblait d'une évidence générale que le devoir du médecin est de travailler à soulager le malade, ou du moins de ne pas lui nuire. Mais, après avoir vu plusieurs médecins célèbres blâmés avec raison pour la conduite qu'ils avaient tenue, soit en saignant, soit en prescrivant des bains, des purgatifs, du vin ou de l'eau froide [qui devinrent nuisibles], je compris bientôt qu'Hippocrate, comme beaucoup d'autres praticiens de son temps, avait éprouvé de pareils mécomptes, et que je devais désormais prendre toutes mes mesures, s'il m'arrivait de prescrire un remède [important], pour calculer d'avance non-seulement quel soulagement la personne malade pourrait en retirer si ce remède atteignait son but, mais quel dommage elle pourrait en souffrir s'il le manquait. Je n'ai donc jamais rien administré sans avoir pris garde à ne pas nuire au malade, dans le cas où je manquerais mon but. Quelques médecins, semblables à ceux qui lancent les dés, prescrivent des traitements qui sont très-funestes aux malades s'ils manquent leur but. Ceux qui commencent l'étude de notre art croiront, je le sais, comme je l'avais cru aussi, que ce précepte, *soulager ou au moins ne pas nuire*, n'est pas digne d'Hippocrate ; mais les praticiens, j'en suis sûr, en comprendront toute la portée, et si jamais il leur arrive de nuire à leurs malades par l'administration intempestive de quelque remède énergique, ce sera surtout alors qu'ils concevront la portée du conseil qu'Hippocrate leur a laissé » (13).

3. Celui qui n'aura pas trouvé par méthode le nombre des maladies (14), celui-là se trompera sur le seuil même de la thérapeuti-

(13) *Com. II in Epid.*, I, texte 50, t. XVII a, p. 148. — *Sec. loc.*, I, 1, t. XII, p. 381.

(14) *Quod optim. med. sit quoq. philos.* — *M. m.*, I, 5, p. 40, et I, II, 6, p. 115;

que, lorsqu'il est constant qu'il y a autant de méthodes de traitement qu'il y a de maladies (15). Chaque méthode de traitement comme chaque maladie doit être étudiée en particulier et dans tous ses détails (16).

4. Celui qui, croyant qu'il y a une même thérapeutique commune à tous les hommes, ne cherche pas à connaître la nature de chacun (17) et à lui adapter un traitement, celui-là n'est pas un bon

l. III, 4, p. 193, 194; l. IV, 1, p. 234; l. XI, 2, p. 739. — Hippocrate avait formulé cette loi thérapeutique, *de Nat. hom.*, I, et *Gal., Com.*, texte 6, t. XV, p. 37-41. — Hipp., *de Alimento, com.* III, texte 13, t. XV, p. 301. — Hipp., *de Morb. acut., com.* I. — Cfr. Celse, *de Re med.*, l. I, præf., ed. Lips., p. 8. — Jean Damascène a écrit (aph. 95, p. 225): « C'est à faire à un médecin ingénieux et grand ouvrier de bailler à chaque maladie les remèdes appropriés et dédiés par art et industrie. »

(15) « Quum constet totidem esse medendi rationes quot sint morborum *ideæ* (*M. m.*, II, 6, p. 115). Cette expression *idée morbide* se retrouve dans plusieurs auteurs, et a été expliquée par M. Lordat. « On sait, dit-il, que, dans le langage philosophique, l'*idée* d'une chose est la réunion de tout ce qui la constitue. Galien a donc pu appeler *idée* d'une maladie tous les symptômes actuels et successifs qui lui donnent sa forme, ou même la cause qui les dispose ainsi. Aussi les mots *idée* de la maladie et *nature* de la maladie sont synonymes dans les ouvrages de Senneret, de Baillou et des autres grands auteurs de la même école. Van Helmont, considérant cette cause des symptômes dans la puissance unitaire qui amène l'agrégat, a dû préférer le mot *idée* à celui de *nature*, comme plus propre à rappeler l'individualité du système; par un motif pareil, Barthez a pu employer quelquefois la même expression. Ce mot s'accordait parfaitement avec le fait de l'unité, et n'emportait pas avec lui la *substantialisation* de Van Helmont. Broussais a voulu ridiculiser le mot de Galien dans la doctrine de Barthez; mais au lieu de dire une *idée* morbide, il dit une *pensée* morbide (*Exam. des doct.*, p. 363). Je ne soupçonne pas Broussais de regarder comme synonymes *idée* et *pensée*; j'y reconnais une intention, etc. » (*De la perpét. de la méd.*, p. 288, 289, note 1.) Cf. sur le mot *idée morbide*, Lordat, *Expos. de la doct. méd. de Barthez*, p. 289 et suiv.; 1818; et Fr. Bérard, *Doctr. méd. de l'Éc. de Montp.*, p. 123, 125, note 1; 1819.

(16) *M. m.*, IV, 1, p. 233, 234.

(17) « Tous les sages que je viens de nommer (Platon, les péripatéticiens et les

médecin (18). Le thérapeutiste doit parfaitement connaître la constitution de son malade, pour savoir combien l'état morbide de ce dernier diffère de son état physiologique, et agir vigoureusement.

5. Dans les maladies qui ne sont pas dangereuses, on peut commencer par les petits remèdes, et s'ils ne sont point utiles, il convient de recourir immédiatement aux grands moyens (19). Mais quand la maladie est grave et susceptible d'une terminaison funeste, c'est une folie bien étrange de commencer par les petits médicaments; et comme l'a dit Hippocrate: « Dans les maladies extrêmes, les moyens thérapeutiques extrêmes employés avec une sévère exactitude sont très-puissants » (20).

6. Dans les cas graves, il faut, s'il n'y a pas d'autre voie de sa-

stoiciens), dit Galien, montrent par la physiologie que nul ne peut guérir convenablement les maladies, s'il ne connaît la nature du corps » (*M. m.*, I, 2, p. 17), et la nature de chacun; Cf. *ad. Glau.*, I, 1, t. XI, p. 1-3; Hippocrate, *de Viet. rat. in morb. acut.*, Gal., *Com.* I. — *De Hum.*, *com.* II, text. 1. — *Epid.* I, *com.* III, c. 1.

(18) *M. m.*, III, 7, p. 205-207. — Galien a dit (*de Sanit. tuend.*, I) que chaque homme réclame son hygiène propre.

(19) *M. m.*, V, 15, p. 376, 377.

(20) *Aph.*, I, 6, trad. Dar., p. 341. Les commentateurs sont divisés sur ce texte. Théophile, Damascius et Étienne, pensent qu'il ne s'agit que du régime et de la diète absolue; M. Dezeimeris (*Aph.*, p. 164, 165; Paris, 1841) le traduit dans ce sens. Galien (*i Aph.*, *com.* I, text. 6, t. XVII b, p. 372, et *M. m.*, V, 15) pense qu'Hippocrate parle et du régime et des moyens thérapeutiques. M. Daremberg se range à l'opinion de Galien (l. c., p. 532, note 7). J'ajoute que le vieillard de Cos a dit ailleurs (*de Loc. in hom.*, sect. 4, ed. Wechels, p. 90, 91; 1595, citation de Lefebvre de Villebrune): « Nous employons les grands remèdes contre les grands maux, les petits contre les petits; observant, ajoute Hippocrate avec raison, que si le sujet qui a une grande maladie est foible, il ne lui faut que des remèdes convenables à ses forces, quelle que soit sa maladie. » Mais, quel que soit le sens qu'on donne à l'aphorisme d'Hippocrate, il me suffit, en ce moment, d'être bien fixé sur la manière dont Galien entendait cette règle.

traduction

lut, oser recourir aux moyens qui entraînent avec eux quelque danger (21).

7. La fonction du médecin est de combattre la maladie ; celle-ci détruite, les symptômes disparaissent avec elle (22).

8. Dans toutes les maladies, la cure de tout le corps doit précéder le traitement de la partie affectée (22).

9. Une maladie simple réclame un traitement simple, une maladie composée une curation composée (23).

10. L'office du médecin consiste à guérir sûrement, promptement et agréablement (Asclépiade) (24) ; pour traiter sûrement un malade, il y a trois choses à considérer : 1° procurer la guérison ; 2° ne pas nuire au malade, si celle-ci fait défaut ; 3° prévenir les récidives (25). Ces considérations nous montrent les cas dans lesquels il faut se borner aux médicaments, et ceux où il faut recourir à la chirurgie.

11. Les médicaments peuvent être nuisibles ou utiles, car par eux-mêmes ils ne sont rien. Si le médecin ne sait pas les manier, ils deviennent inutiles ; habilement administrés, ils sont les *maines des*

(21) *M. m.*, x. Y a-t-il contradiction entre ce précepte et celui-ci : 1° ne pas nuire, 2° soulager. Je ne le pense pas ; ce dernier s'applique aux cas ordinaires, le premier s'applique aux cas désespérés.

(22) *M. m.*, II, 3, p. 92 ; — *de Optima secta* ; — *Epid.*, VI, com. II, c. 9. *Cf. p. 66 de l'Ann.*

(22') *M. m.*, IV, 4, p. 260. « Il n'est pas permis, dit Galien, de bien traiter l'œil avant la tête, ni la tête avant tout le corps. Telle a été l'opinion d'Aristote et de Platon en thérapeutique ; Hippocrate, Dioclès, Praxagore, Plistonius, et tous les anciens, pensent de même. Thessalus est le seul qui repousse cette pratique. » (P. 260.)

(23) *M. m.*, IV, 1, p. 233 ; *Aph.* I, com. 16.

(24) « Cela est à désirer sans doute, dit Celse, mais d'ordinaire, par trop de précipitation et d'envie de plaire au malade, on l'expose à des dangers. Dans le cours du traitement, on recherchera quels sont les ménagements à prendre pour satisfaire autant que possible à ces obligations, sans cesser toutefois de mettre en première ligne la guérison du mal. » (*Méd.*, I, III, 4, trad. Des Étangs, p. 59.)

dieux (26); ils sont d'une grande utilité si celui qui les prescrit est très-exercé dans la méthode rationnelle, et s'il est naturellement doué de prudence (27); enfin, tous les remèdes sont excellents quand le médecin connaît bien la maladie contre laquelle il les dirige, comme ils sont tous très-mauvais quand il ne la connaît pas (28). Une grande prudence est nécessaire dans l'emploi des médicaments énergiques (29).

Hippocrate avait dit avant Asclépiade : « Toute œuvre qui doit être faite bien et convenablement, il faut la faire bien et convenablement; toute œuvre qui doit être faite rapidement, il faut la faire rapidement; toute œuvre qui doit être faite proprement, il faut la faire proprement; toute opération qui doit s'exécuter sans douleur, il faut la rendre la moins douloureuse possible » (*du Rég. dans les mal. aig.*, 2, p. 304).

(25) *M. m.*, xiv, 13, p. 989. — Galien a dit ailleurs, mais à un autre point de vue : « Le chirurgien doit traiter le malade utilement, proprement et élégamment » (*Præf. in lib. de Fasciis*).

(26) Hérophile avait l'habitude de dire « que les médicaments n'étaient rien, ou qu'ils étaient les mains des dieux, alors qu'on savait les employer » (Scribonius Largus, *Epist. ad Callistum*; Gal., *Sec. loc.*, vi, 3). — Daniel Leclerc (*Hist.*, iii^e part., l. 1, c. 1, p. 563, 564; — Cf. p. 322) démontre qu'on s'est trompé en prêtant à Érasistrate et à Philon cette belle expression. Hippocrate avait dit (*de l'Art*, § 5, p. 15) : « Telle chose a soulagé, c'est qu'elle a été administrée à propos; telle autre a nui, c'est qu'elle n'a pas été administrée à propos. » — Les méthodes thérapeutiques résident fréquemment autant dans le mode d'administration que dans le choix des remèdes; de là vient que les mêmes médicaments n'ont pas le même succès en des mains différentes, de là cette parole de Chaussier : *La médecine, c'est la méthode*. On connaît le mot de Capo di Vacca, célèbre praticien : « *Lege methodum meum, et habebis secreta mea.* »

(27) *Sec. loc.*, vi (de Columella). *Ep.* a. Lac., p. 608 a, de *Const. art. m.*, *Ep.*, p. 14 a. — *M. m.*, vi, 2, p. 400.

(28) *Sec. gen.*, ii, 2, t. XIII, p. 471.

(29) *M. m.*, x. — Cf. *Sec. loc.*, i, où Galien a écrit qu'il faut employer à petite dose les médicaments énergiques, vu qu'il n'y a pas d'inconvénients à rester au-dessous de la mesure à laquelle on doit s'arrêter, et qu'il y en a beaucoup à la dépasser.

12. C'est la maladie et nullement le nom de la maladie qu'on doit traiter (30).

13. « Quand les maladies débutent, si l'on juge à propos de mettre quelque chose en mouvement, qu'on le fasse ; mais quand elles sont à leur apogée, il vaut mieux laisser en repos » (Hippocrate) (31).

14. « Il n'est permis ni de produire à contre-temps de fortes déplétions vasculaires ni de donner des aliments au fort de la maladie, ni de faire tout à coup, dans l'ensemble du traitement, quelque modification, que ce soit en un sens ou en un autre » (Hippocrate) (32).

15. « Quand les maladies se jugent ou qu'elles sont complètement jugées, ne mettez rien en mouvement, ne sollicitez rien de nouveau à l'aide de purgatifs ou d'autres irritants, mais laissez en repos » (Hippocrate) (33).

(30) *M. m.*, vi, 1, p. 385, 386. — Hippocrat., *de Rat. vict. in morb. ac.*, G., *com.* iv, c. 30 ; — *Des Tumeurs contre nature*, in-8°, p. 280 verso, 281 ; Paris, 1570. — S. Hahnemann, qui n'a nullement compris la doctrine des espèces morbides, déclame contre les médecins qui traitent le nom de la maladie et non pas cette maladie elle-même. (*Organon*, § 83, p. 122-129.) On voit qu'il avait été devancé dans cette critique par Galien, qui, tout en proclamant la nosologie comme la base de la thérapeutique (*M. m.*, ii, 6, p. 115), savait très-bien tenir compte du principe d'individualité dans les maladies, lui qui a écrit ces paroles : « Impos-sibile in omni vita, non dicam pluribus, sed duobus infirmis omnia similiter pro-cedere » (*de Optima secta*, c. 18). — « Indicatio curationum unicuique propria » (*M. m.*, ii). Cf. *M. m.*, iii, 7, p. 206, 207.

(31) *Aph.*, ii, 29, p. 346. — Cf. *Traité du rég. dans les mal. aig.* — Gal., in *Aph.*, *com.* ii, text. 29, t. XVII B, p. 523. — *L. de Hum.*, *com.* ii. — M. Littré (*Traduct. d'Hipp.*, t. III, p. 22) confirme le précepte d'Hippocrate par la pratique de Twining, qui a remarqué que, dans les fièvres rémittentes et pseudocontinues des pays chauds (celles qu'Hippocrate observait), les saignées sont d'autant plus utiles qu'elles sont faites plus près du début de la maladie, et qu'elles sont ordinairement nuisibles après le huitième jour.

(32) *Du Rég. dans les mal. aig.*, § 9, p. 314 ; — Gal., *Com.* ii, texte 32, t. XV, p. 571-573.

(33) *Aph.* i, 20, p. 343. — Gal., *de Ven sect. adv. Erasistratum*, 4, t. XI, p. 160.

16. « Les matières qui doivent être évacuées, poussez-les là où elles se portent le plus [si toutefois], elles suivent une voie convenable » (Hippocrate) (34).

17. « Évacuer ou remplir, échauffer ou refroidir beaucoup et subitement, ou mettre le corps en mouvement de quelque autre manière que ce soit, est dangereux ; car tout ce qui est excessif est contraire à la nature, mais ce qui se fait peu à peu n'offre aucun danger [dans les choses accoutumées], et surtout quand on change une chose en une autre » (Hippocrate) (35).

18. « Quand on agit d'une manière rationnelle et que les résultats ne sont pas ce qu'on avait droit d'attendre, il ne faut pas passer à autre chose si le motif [l'indication] qui faisait agir dans le commencement subsiste » (Hippocrate) (36).

19. L'occasion [en thérapeutique] est prompte à s'échapper, parce que la matière sur laquelle l'art s'exerce est sans cesse en mouvement (37).

20. En thérapeutique il ne faut mépriser aucune des choses qui paraissent avoir peu d'importance (38).

21. Les maladies doivent être attaquées dans leurs prodromes mêmes (39).

(34) *Aph.*, I, 21, p. 343; — *Gal. de Ven. sect. adv. Erasistratum*, 4, t. XI, p. 160.

(35) *Aph.*, II, 51, p. 348. — *Gal. in Aph. com.* II, texte 51, t. XVII B, p. 556, 557.

(36) *Aph.*, II, 52, p. 348; — *Gal. in Aph. com.* II, text. 52, t. XVII B, p. 557, 558.

(37) *Aph.*, I, 1, p. 340. — *Gal. Com. in aph.* I, 1. — Lacuna, résumant le commentaire de Galien, ajoute le mot *medendi* et dit : « *Occasio medendi est præceps, quia materia circa quam ars versatur, continue fluit* » (*Epit. com.*, p. 111). — M. Littré développe cette pensée dans *Trad. d'Hipp.*, t. IV, p. 442.

(38) *VI de Morb. vulg. com.* II, cl. 3, p. 323 a; Bas., 1562.

(39) *M. m.*, VII; — *De Optim. sect.* — Cf. Celse, *Med.* III, 2, tr. des Et., p. 57, 58. — Aretée a dit (*de Curat. diuturn.*, I, 12) : « Si in principio, ubi imbecillus

22. Une maladie due à des causes différentes réclame des méthodes différentes de traitement (40).

VII. DE LA NATURE MÉDICATRICE.

La nature guérit les maladies (1), tel est le principe qu'Hippocrate a inscrit en tête de sa thérapeutique, et que Galien s'empresse d'adopter (2). Mais avant de montrer comment le médecin de Pergame l'interprète, disons ce qu'il entend par le mot *nature*, qui déjà, dans

«maxime morbus, medicus haud instat, ubi progressu temporis ille invaluerit, «vana est curatio.» — Plutarque (*Præc. sanit.*, p. 127) a écrit ces paroles : «Curæ priores esse debent in signis morbos antevertentibus. Non enim omnes juxta «Hesiodum invadunt morbi tacentes, quia vocem abstulit sapiens Jupiter, sed «plurimi veluti nuntios, et præcursores, et præcones habent, indigestiones et «languores in motu.»

(40) *De Optima sect.* — Double (*Traité du coup*, intr.; 1811) développe d'une manière à la fois savante et pratique le précepte galénique, qu'il formule ainsi : «Une seule et même maladie peut se présenter sous la dénomination de plusieurs causes, de manière à offrir dans chacun de ces cas plusieurs caractères, et à exiger des méthodes de traitement différentes ou même opposées» (p. xvi, p. xxvii). Double appuie sa proposition, d'une part, à l'aide de faits, d'autre part à l'aide de citations empruntées à Hippocrate, Celse, Galien, Fernel, Baillou, Sydenham, fr. Hoffmann, Van Swieten, Stoll, Selle, Zimmermann (p. xxxix-xlv). Je rappellerai, en passant, le jugement que Double a porté de Galien considéré comme thérapeutiste (*Séméiologie*, t. I, p. 88; 1811) : «Ses essais (de Galien) sur la thérapeutique, dont il a malheureusement exagéré les moyens, sont, dans ses volumineux écrits, une partie que l'on consulte toujours avec fruit.»

(1) Hipp., *Epid.*, vi, sect. 5, t. I, p. 809, éd. Lind.

(2) In Hipp. I. *de Alim.*, com. iii, text. 14, t. XV, p. 310; — Hip., *Ep.* vi, G., com. v, text. 1, t. XVII b, p. 223-233; — *De Crisib.*, iii, 9.

les œuvres d'Hippocrate, a plusieurs significations : « La doctrine de Galien sur la nature est assez confuse, dit M. Daremberg ; ici il en fait une force, là un être ; tantôt il entend ce mot dans le sens universel, tantôt dans le sens particulier. Aussi est-il très-difficile de tirer quelques notions générales des diverses définitions que nous trouvons dans ses nombreux ouvrages, où les opinions de ses devanciers sont presque toujours placées à côté de celles qui lui sont propres » (3).

La nature, dit Galien, est le premier des arts qui administrent la santé (4) ; la nature est une force, une faculté mise en nous, qui gouverne le corps avec ou sans notre volonté (5). La nature forme l'animal dès sa naissance, le développe, le nourrit, et préside à l'exercice des fonctions du corps. La nature, ayant formé le corps dans son origine, doit le rétablir en santé quand il devient malade (6).

Je ne reproduirai pas toutes les autres définitions de la nature qui sont données par Galien ; elles ne serviraient pas d'ailleurs à mon sujet (7). En adoptant le précepte hippocratique, Galien ne pense pas que la nature suffit d'elle-même pour la guérison des maladies, et que l'art de la médecine est inutile : Le passage suivant nous montre nettement la pensée de Galien, et nous apprend qu'il n'était nullement le contemplateur passif de la nature : « On s'imaginera peut-être que ce sentiment (la nature guérit les maladies) rejette la médecine ; il n'en est rien. Si quelqu'un donc disait qu'on peut éloi-

(3) *Galien consid. comme philosop.*, § IV, p. 10.

(4) *Hipp., de Morb. vulg.* VI ; *Gal. com.* V, text. 1, t. XVII b, p. 233.

(5) *De Sympt. causis*, II, 1, t. VII, p. 148 ; — *Com.* V, in *Epid.* VI, text. 1, t. XVII b, p. 223.

(6) *Gal., Contra Julianum*.

(7) Cfr. Gorris, *Def. med.*, 1564, p. 352, au mot φυσικ ; Foës, 1588, p. 670, 671, φυσικ. — Zimmermann expose les différentes significations que Galien a données du mot nature, et dans lesquelles celui-ci s'est contredit (*Expér.*, t. I, p. 177).

Minutones

guérir la maladie par le moyen d'aliments salutaires donnés dans des moments et des proportions convenables, par des fomentations, des cataplasmes, des lavements, des saignées, ou d'autres moyens semblables, ce ne serait pas avancer une fausseté; il serait également vrai de soutenir que les médecins guérissent et que la médecine contribue au rétablissement de la santé; mais de même qu'on peut dire avec vérité que les médecins remédient au mal, il est également vrai de penser que la nature règle chaque chose pour la conservation de l'animal, et que c'est surtout elle qui guérit, spécialement quand elle se défait des humeurs nuisibles par quelque évacuation critique, comme par exemple par une sueur copieuse, par l'urine, par les vomissements ou par les selles. Ainsi, comme la nature, le médecin et la médecine peuvent se dire également les instruments de la cure des maladies. La seule question est de savoir auquel d'entre eux on doit donner la première place, et qui l'on doit mettre dans le second rang, surtout parce que d'autres choses qui contribuent à la guérison venant à s'ajouter, on doit assigner à chacune la place qui lui convient. Il nous plaît de dire que la nature guérit les maladies; mais on peut dire avec vérité que la médecine, le médecin, ses ministres, la saignée, guérissent aussi. Peut-être pourrait-on ajouter que le cuisinier qui apprête les aliments, l'artiste qui fait les instruments et celui qui prépare les remèdes, y contribuent chacun en quelque chose, puisqu'on se sert de ces artistes dans la préparation des agents thérapeutiques; cependant dire qu'ils préparent les remèdes ne serait pas s'exprimer avec autant de justesse et de précision que de dire qu'ils préparent les matériaux dont les médicaments sont composés, car les choses ne deviennent remèdes que par l'application faite dans la saison : ainsi le vin, s'il est donné à propos, est un médicament; mais si l'on en fait boire au malade à contre-temps, de manière à occasionner la frénésie ou le délire, on ne peut plus l'appeler remède, mais cause de maladie. Quel est donc celui qui fait que la substance devient médicament? C'est celui qui trouve la méthode de le donner à propos (*occasionis scilicet inventor*). Et qui

peut-il être que le médecin? Aussi le médecin est-il plus nécessaire au salut du malade que le vin qu'il ordonne, car le vin n'est utile que lorsqu'on le donne à propos et en quantité convenable; il dissipe la faiblesse. Or, le médecin connaît le temps et la manière de prescrire les remèdes, non pas seulement parce qu'il est un animal doué de raison, mais parce qu'il a appris l'art de distinguer ce qui est salutaire d'avec ce qui ne l'est point; car s'il n'avait cette connaissance qu'en qualité d'animal raisonnable, il est certain que tous les hommes seraient médecins. Il s'ensuit de là que l'art de la médecine, par sa dignité, est supérieur au médecin, puisque c'est le secours de l'art qui le met en état de dompter les maladies; et comme les instruments qu'il emploie le servent et le secondent lui et son art, de même la médecine et le médecin servent et secondent la nature, ...

De là il paraît clairement combien la nature est au-dessus de tous les arts qui contribuent en quelque manière à la conservation et au rétablissement de la santé, puisque leur office consiste uniquement à lui fournir des matériaux qu'elle puisse employer, de la même façon que les autres arts subordonnés au médecin lui fournissent des matériaux » (8).

La nature, sans avoir reçu aucun enseignement, fait ce qui est convenable (9) : ce qui revient à dire qu'elle agit nécessairement, et non point avec une connaissance intérieure et avec dessein. Par cette remarque, Galien réfutait d'avance toutes les erreurs qui ont été professées sur la nature considérée comme un être doué d'intelligence et de volonté, se chargeant de protéger l'organisme contre l'invasion des causes morbides, et de le guérir quand il était atteint de maladie (10).

(8) *Com. v*, in *Epid. vi*, t. XVII^b, p. 224-229.

(9) *Com. v*, in *Epid. vi*, text. 2, t. XVII^b, p. 236, 237.

(10) Barker réfute très-bien cette erreur (*Essai sur la conform. de la méd. anc.*

C'est à l'aide de ces quatre *facultés* (11), l'*attractive*, l'*altérative*, la *rétentive* et l'*expulsive*, que la nature conserve l'homme bien portant, et rend la santé au malade (12).

Les *crises* sont amenées par la nature qui combat les causes morbides (13); la faculté expulsive effectue la crise (14), qui a lieu lorsque la nature, ayant séparé ce qui est morbide de ce qui est altéré, l'a préparé pour l'expulsion (15). — La crise a toujours lieu, soit que la nature l'emporte sur la maladie, soit qu'elle soit vaincue par celle-ci. — Si la crise est incomplète, la nature doit être aidée par le médecin; si elle est parfaite, il ne doit rien mouvoir ni innover (16). — Quand la crise s'accomplit régulièrement ou lorsqu'elle est accomplie, il faut laisser à la nature le soin de tout faire (Hippocrate) (17).

Si la nature a une grande puissance dans le rétablissement de la santé, elle a aussi ses limites. Abandonnée à elle-même, la nature ne peut pas réduire une fracture, une luxation (18); elle ne sait pas refaire un vaisseau, un nerf, un ligament; il ne lui est pas donné de prévaloir à tout âge, mais seulement à un certain âge (19); elle

et mod. dans le *trait. des mal. aig.*, ch. 1, p. 33-45; Paris, 1768); — Cfr. Fr. Bérard, *Doctr. de Montp.*, p. 208, en note.

(11) *De Facul. natur.*, l. I et l. II. — *De Temperam.*, III.

(12) *Com.* V in Hipp. *Epid.* VI, text. 1, t. XVII b, p. 228, 229; — p. 233.

(13) *De Usu part.*, l. XVII, *Ep.* a. Lac., p. 152 b. — *Com.* III in Hipp. *Progn.*, c. 6.

(14) Gal., *Synop. libror. suor. de pulsib.*, c. 24, t. IX, p. 549; — *De Dieb. decret.*, III, 8, t. IX, p. 919.

(15) *Com.* II in *Aph.* Hipp.

(16) *Com.* ad *aph.* 20, sect. 1; — *De Ven. sect. adv. Erasistratum*, 4, t. XI, p. 160.

(17) *Gal. op.*, ed. K, t. XVI, p. 256.

(18) *De Const. art. med.*, 12, t. I, p. 264. — *De Natural. facult.*, lib.

(19) Hipp., *Epid.*, VI, sect. 5, n° 6, ed. des Wechels, 1595. — Cf. le commentaire de Galien sur ce passage, dit Lefebvre de Vill.

surmonte promptement les maladies légères, elle est domptée par celles qui sont très-graves (20).

La nature, ne se suffisant pas à elle-même dans la guérison des maladies, demande à être aidée : en d'autres termes, il existe entre la nature et l'art des bornes qu'il s'agit de déterminer. On doit non point violenter la nature, mais lui venir en aide à propos (21). Les mouvements salutaires seront favorisés, les mouvements nuisibles seront détournés ou empêchés (22); agit-elle trop faiblement, il faut, par des médicaments, suppléer à ce qui lui manque (23). Ceux-ci ne détruisent point par eux-mêmes la maladie, mais donnent à la nature une impulsion favorable (24), un commencement d'action salutaire. Le remède attire les humeurs, la nature les expulse (25). — Dans les lésions traumatiques, l'art vaut mieux que la nature : ainsi le médecin peut réduire une fracture, une luxation (26). Nous venons de nommer le médecin : quel est son rôle par rapport à la nature ? Le médecin est le ministre de la nature, a dit Hippocrate, qui donne ce titre non pas au pharmacopole des carrefours, mais au vrai médecin (27). Galien ajoute une telle importance à ce précepte qu'il le répète plusieurs fois dans le cours de ses ouvrages (28). Mais cette

(20) *Com.* III in *Hipp. Progn.*, c. 6.

(21) *Com.* IV in *Epid.* VI, text. 17, t. XVII b, p. 177.

(22) *Com.* I, aph. I, text. 21, t. XVII b, p. 440.

(23) *Quos, quibus cathartici med. et quando purgare oporteat*, I, t. XI, p. 353; — *Com.* in *aph.*, I, 20 et 22, t. XVII b, p. 436-439 et p. 442.

(24) *De Optim. sect.*, *Epit.* a. Lac., p. 9, b.

(25) *Com.* I in *aph.*, I, text. 22, t. XVII b, p. 442.

(26) *De Const. art. med.*, c. 12, t. I, p. 264.

(27) *Com.* I in *Hipp. I. de Alim.*, text. 14, t. XV, p. 309, 310; — *De Dieb. crit.*, I.

(28) *Lib. qui inscrib. Thrasybulus*, p. 214, f; Bas., 1562. — *De Const. art. med.*, *Ep.* a. Lac., p. 12, b. — *De Venæ sect. adv. Erasistratum*, 4, t. XI, p. 158.

imitation ne doit pas être servile, car le médecin, qui est encore l'émule de la nature (29), ne doit l'imiter que lorsqu'elle agit convenablement (Hippocrate) (30). Le vieillard de Cos a dit encore et Galien a répété que l'homme de l'art doit imiter non-seulement la nature, mais aussi les choses qui sont utiles quand elles viennent de leur propre mouvement (31). Le médecin doit fixer son attention sur la maladie et sur la nature, qui sont en lutte (32), et venir au secours de la nature quand celle-ci est impuissante pour chasser le mal (33). L'office du médecin consiste à conserver l'état naturel, à le rétablir lorsqu'il est dérangé (34). La nature, l'art et le hasard, sont les dispensateurs de la santé, les instruments de la guérison (35). La hiérarchie des causes de guérison est comprise par Galien de la manière suivante : La nature est le premier des arts qui procurent la guérison. L'art de la médecine est supérieur au médecin, le médecin à l'art qui exécute les prescriptions, celui-ci aux ministres du médecin (36), les ministres aux arts qui préparent les instruments et

(29) 1 *de Morb. vulg.*, com. II, class. 3, p. 223 d; Bas., 1562, et VI *de Morb. v.*, com. I.

(30) 1 *Aph.* in lib. ext. ord. class., p. 5 c; Bas., 1562. — VII *Aph.*, 17, et I *Aph.*, com. II.

(31) *M. m.*, IV, 6, p. 293.

(32) *De Const. art. med.*, Ep. a. Lac., p. 14, b.

(33) Celui-là est un mauvais médecin qui lutte contre la nature au lieu de l'aider (1 *de Dieb. decret.*, clas. 4).

(34) *De Cur. rat. per sang. miss.*, 4, t. XI, p. 259; — *De Art. med. const.*, 12.

(35) *M. m.*, XI, 1, p. 736 et seq. « Quant à moi, dit Hippocrate, je ne refuse pas à la fortune toute espèce d'influence, et je suis persuadé que ceux qui sont mal soignés dans leurs maladies sont le plus souvent sous le coup de l'infortune, et que ceux qui sont bien soignés jouissent de la bonne fortune » (*de l'Art*, § 4, p. 14; — Cf. *de Loc. in hom.*, ed. Lind., t. I, § 58, p. 399. Celse a dit (*de Re med.*, III, 1) : « In nullo quidem morbo plus *Fortuna* sibi vindicare quam *ars*, *ars* quam *natura*, potest : utpote cum repugnante *natura*, nihil medicina proficiat. »

(36) « Isti vero (ministri) sunt herbarii, unguentarii, coqui, cataplasmata ad-

les matériaux, ces arts aux ouvriers qui en sont les instruments, les ouvriers aux matériaux préparés et aux instruments.

VIII. DES INDICATIONS THÉRAPEUTIQUES.

Hippocrate, comme Galien l'en loue, avait connu les indications en thérapeutique (1); mais c'est au médecin de Pergame que revient l'honneur d'avoir établi d'une manière complète la théorie des indications, et il mérite en cela une partie des éloges qu'il se donne si généreusement au sujet de ses travaux en thérapeutique (2). L'in-

«hibentes, humore conspergentes, clysterem suffundentes, scarificantes, venam «sciindentes, cucurbitulas affigentes» (com. γ in *Epid.* vi, text. 1, t. XVII b, p. 229, 230).

(1) *M. m.*, iv, 6, p. 286. Linden (*Selecta med.*, Amst., Elsevir., 1656, vii, § 31, p. 192) fait le rapprochement qui suit : «λόγος enim, seu *ratio* Hippocrati eadem est, quæ ἔνδειξις, *indicatio* dici Galeno consuevit.»

(2) «Personne n'a donné avant moi, dit Galien, la véritable méthode de traiter les maladies. Hippocrate, il est vrai, avait déjà trouvé le chemin; mais comme il a été le premier qui l'ait indiqué, il n'a pas gardé un bon ordre, il n'a pas insisté sur quelques indications très-importantes, il n'a pas fait toutes les distinctions nécessaires; il est souvent obscur à la manière des anciens, pour vouloir être concis. Il ne dit que très-peu de chose sur les maladies compliquées. En un mot, il a ouvert la route, il faut l'achever.» Galien ajoute qu'il a fait en thérapeutique ce que Trajan a fait pour les chemins de l'Italie (*M. m.*, ix, 8, p. 632, 633). Ce passage donne une idée de l'orgueil du médecin de Pergame, orgueil qui fait presque oublier toutes ses autres qualités. Ce fragment me rappelle ce qu'un savant jurisconsulte, le bon Tiraqueau, père de trente enfants, auteur de trente volumes, a dit de Galien : «Dignus qui ab omnibus laudaretur, nisi se magis laudaret» (*l. de nob.*, c'est-à-dire *si l'art de la médecine déroge à la noblesse* p. c. 31). Broussais semble pardonner au médecin de Pergame sa présomption. «On accuse Galien d'orgueil et de jactance à l'égard de ses contemporains; ce défaut pourrait

dication est définie : la vue d'une conséquence (3), ou si l'on veut, une conséquence évidente (*ipsam consequentiae inspectionem indicationem dicimus*), c'est-à-dire le rapport qui existe entre la nature de la maladie et celle du médicament. Une maladie est-elle chaude, d'après Galien, elle réclame manifestement un remède froid. Partir de la nature même de la chose (4), et en déduire, en dehors de l'expérience, ce qui doit être fait, c'est trouver par indication.

être excusé jusqu'à un certain point chez un homme qui n'entendait à Rome que de scandaleuses disputes entre les sectateurs des différents systèmes de médecine, et qui ne voyait autour de lui que de cupides charlatans, acharnés contre lui pour le dénigrer et le perdre. Il pouvait, sans vanité, se placer fort au-dessus de cette tourbe méprisable. » (*Exam.*, t. I, p. 254, 255.) Voy. Linden, *Select. med.*, XIII, § 10, p. 487, 488. Bernier, après avoir énuméré toutes les qualités du médecin de Pergame, et mentionné les éloges que saint Jérôme, saint Grégoire de Nysse et que d'autres auteurs avaient prodigués à Galien, ajoute naïvement : « Il ne faut donc pas s'étonner si un homme de ce caractère se savait bon gré dans ses livres de n'avoir jamais fréquenté ni négocians, ni gens de bonne chère, ni gens d'affaires, peut-être parce que ces derniers n'étoient pas alors si précieux que le sont ceux de notre temps » (*Essais de la méd. où il est traité de l'histoire de la médecine et des médecins, etc.*, p. 110; 1689).

(3) *M. m.*, II, 7, p. 126. Pour les empiriques, l'observation, l'histoire et la substitution d'une chose semblable, étaient les trois fondemens de l'art de guérir, le trépied de la médecine (Glaucias). « Les dogmatiques convenaient bien avec les empiriques de tous les moyens de connaître ou de guérir les maladies, mais ils en ajoutaient un quatrième qui étoit l'indication, par lequel, selon eux, on devoit commencer, comme par le fondement de toute la méthode de traiter les maladies. Ce qu'ils appeloient indication n'est autre chose qu'une insinuation de ce qui doit être fait pour guérir un malade, tirée de la nature de sa maladie, des causes de cette maladie et des diverses circonstances qui l'accompagnent, sans avoir aucun égard à l'expérience. Les empiriques n'avoient garde d'avoir recours à ce moyen, qui supposoit la connaissance des causes des maladies, qu'ils jugeoient inutile, et même capable de jeter dans des erreurs qui influent sur la pratique, surtout quand on recherchoit les causes cachées. » (D. Leclerc, *Hist.*, p. 345-347.)

(4) *M. m.*, XI, 8, p. 753.

Toute méthode thérapeutique doit être établie sans le secours de l'expérience, et ceux qui emploient simultanément l'observation et le raisonnement se trompent (5). Tout traitement doit se faire par une indication, et tout ce qui est trouvé en dehors de l'expérience est nommé indication. Celui qui veut constituer parfaitement la thérapeutique doit commencer par les premières indications, descendre aux secondes, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ait atteint la fin, c'est-à-dire institué le traitement de chaque maladie en particulier (6). L'indication considérée quant à ses moyens, quant à ses opérations, se résume en ces deux points : *altérer* ou *évacuer* (7).

Division. — Les indications thérapeutiques se tirent de l'affection contre nature, de la constitution naturelle du corps, et de l'air qui nous environne (8). Ces trois indications principales, dont les autres découlent, peuvent être rapportées à deux chefs : la santé et la maladie (9). Ce qui est en sa nature demande à être conservé tel qu'il est, et réclame ce qui lui est semblable ; ce qui est contre nature insinue qu'il doit être enlevé, et demande ce qui lui est contraire (10). Or la guérison n'étant que le changement d'un état anomal du corps en l'état normal, et ces deux états étant opposés l'un à l'autre, il en résulte que la santé ne pourra être établie que par ce qui est contraire à la maladie. L'énanthiose (*ἐναντίωσις*, *contrarietas*) est, en

(5) Galien n'a pas toujours fondé le traitement sur une indication, dit Linden (*Sel. med.*, xiv, § 104-113, p. 638-640). Linden s'abuse, je crois, et interprète mal le passage de Galien sur lequel il s'appuie (*Gal., de Loc., aff.*, iii, 3, t. VIII, p. 142-144).

(6) *M. m.*, ii, 7, p. 127.

(7) *Ars. med.*, *Epit.* a. Lac., p. 405, b.

(8) *M. m.*, ix, 4, p. 645-649.

(9) *M. m.*, ix, 15, p. 650.

(10) *M. m.*, iii, 3, p. 178.

résumé, la première et la plus générale des indications thérapeutiques (11). Chaque maladie a son contraire, ajoute immédiatement Galien, c'est-à-dire son traitement spécial.

A. *Indication prise des affections contre nature.*

Il y a trois sortes d'affections contre nature : la maladie, la cause, et le symptôme (1). La maladie étant la plus importante des trois, étant premièrement et par elle-même opposée à la santé, c'est la maladie que l'on a l'intention de guérir ; c'est donc elle qui fournit, à proprement parler, la principale indication thérapeutique. Toutefois l'indication tirée des forces ou indication vitale est la première en importance.

I. *Indications tirées de la maladie.* — Elles seront déduites de la nature de la maladie, de ses différences et de son caractère, de son intensité, de son type, de ses périodes, de sa marche, de ses complications, de l'effet des moyens déjà employés et de la convalescence.

1. L'indication prise de la *nature* d'une chose montrant ce qui est à faire, il est nécessaire que le commencement des remèdes soit dé-

(11) *M. m.*, xi, 2, p. 739.

(1) *De Const. art. med.*, *Epit. a. Lac.*, p. 13 b ; — *De Sympt. diff.*, *Epit.*, p. 322 a ; — *M. m.*, ii, 1, p. 78-81. — Les anciens admettaient sept choses *naturelles*, six *non naturelles*, et trois *contre nature* : les sept premières sont les *éléments*, les *tempéraments*, les *parties*, les *humeurs*, les *esprits*, les *facultés* et les *fonctions* ; les secondes, nommées *non naturelles*, parce qu'elles ne composent pas notre nature comme les premières, sont l'*air*, les *aliments*, tant *solides* que *liquides*, le *mouvement* et le *repos*, le *sommeil* et la *veille*, les *matières retenues* ou *évacuées*, et les *passions*. La *physiologie* traite des premières, l'*hygiène* règle l'usage des secondes ; quant aux troisièmes, la *pathologie* (nosographie, étiologie, séméiotique) en recherche la connaissance, et la *thérapeutique* traite des moyens de les guérir. (*De Oculis*, livre attribué à Galien.)

duit de la *nature* de la maladie elle-même. Rapprocher les lèvres d'une plaie, réduire une fracture, et maintenir en contact les extrémités des fragments de l'os, extraire un calcul contenu dans la vessie, extirper une tumeur, ramener dans sa situation naturelle un organe déplacé, voilà dans chacune de ces maladies, la première indication. Mais, ajoute aussitôt le dogmatique Galien, ce n'est là que le commencement de la méthode thérapeutique; il faut encore que le médecin connaisse et expose les raisons par lesquelles ces choses peuvent s'exécuter (2).

2. Les *différences* et le *caractère* de la maladie sont d'une grande importance en thérapeutique; celui qui ne les connaît point saura à peine ou même ne saura pas traiter les maladies (3).

3. L'intensité de la maladie (*morbi magnitudo, vis*) ne doit pas être négligée. Hippocrate a mentionné cette indication. Les maladies sont grandes de trois manières, soit à cause de l'importance de la partie affectée, soit à cause de l'intensité de l'état morbide lui-même, soit à cause de la malignité de celui-ci. La grandeur de l'affection se mesure de trois manières, soit par l'importance de la fonction troublée, soit par l'essence propre de l'affection, soit par la faculté qui gouverne le corps. La violence de la maladie indique qu'il faut pres-

(2) *M. m.*, III, 1, p. 156; I. IV, c. 3, p. 247; et IV, c. 4, p. 265; *com.* I in *aph.* I, texte 17, t. XVII^b, p. 429. «Tirer de la maladie la première indication, et trouver, à l'aide de celle-ci, les médicaments à employer, est la manière de *traiter par méthode*, comme nous faisons en suivant les anciens, si toutefois la méthode est cette voie générale qui est commune à tous les cas particuliers» (*M. m.*, IV, 4). «Le dogmatique choisit chaque médicament dans le but de combattre les causes morbides, et il connaît celui des symptômes qu'il combat» (*de Optim. sect.*, c. 18, ed. Chart., p. 316).

(3) «Quomodo autem noscet curabitque morbos is, qui et qui et quales et quanti sint ignorabit?» (*Com.* III, *de Alimento*, texte 13, t. XV, p. 301). — *De Morb. vulg.*, VI, *com.* VIII; Bas., 1562. Ce commentaire VIII est rangé dans les écrits faussement attribués à Galien.

crir soit une saignée, soit une purgation, si toutefois les forces du malade le permettent (4).

4. Les *types* continu, intermittent, etc., doivent être connus du thérapeutiste (5).

5. Les *phases des maladies* (*tempora morborum*) (6) ne sont pas à négliger. Il faut, dans chaque cas morbide, examiner les *temps* des maladies, les distinguer les uns des autres, afin de trouver les moyens thérapeutiques et de les employer à propos. Le médecin déterminera le début des maladies et arrivera par là à savoir si elles sont à leur temps d'augment, ou à celui d'état, ou enfin à leur déclin (*decrementum*). Cette considération est d'une grande importance tant pour ordonner des médicaments que pour instituer convenablement le régime. Au début et à la fin des maladies, tous les phénomènes sont faibles; à la *phase* d'état, ils sont très-intenses; dans le milieu des *phases* de la maladie, ils sont à un degré moyen. Dans la *phase* d'état, ce qui adoucit la violence des symptômes doit dominer; au début et à la fin de la maladie, les moyens énergiques. Le reste du temps, les moyens seront proportionnés à l'énergie des symptômes les plus violents (7).

6. La *marche* fournit des données importantes au médecin. C'est dans l'acuité ou la chronicité (8) des maladies, dans leur cessation

(4) *M. m.*, iv, 6, p. 286; l. vii, 12, p. 519.

(5) vi de *Morb. vulg.*, com. viii; Bas., 1562.

(6) L'expression *tempora morborum*, dans Galien, répond à ce qu'on appelle aujourd'hui *périodes* (Cfr. Chomel, *Path. gén.*, p. 360; 1841); le mot *περίοδος* a un sens différent dans Galien.

(7) *De Totius morbi tempor.*, ed. Chart., c. 1, p. 292, c. 6, p. 299, et c. 7, p. 311; — *De Optim. secta.* — vi de *Morb. vulg.*, com. viii. — Cf. Hipp., de *Morb.*, iii.

(8) « Dans les maladies chroniques, il est bon de changer de pays » (com. v, *Epid.* vi, texte 20, t. xvii b, p. 281, 282. — Cf. com. viii). — « Quand la maladie est invétérée, elle réclame un traitement plus énergique » (de *Loc. aff.*, iii, 4, *Epit. a. Lac.*, p. 361 a).

momentanée, leurs rechutes et leurs récidives, dans leurs divers modes de terminaison, diadoches, métastases, métaptoses, dans leurs crises, qu'il trouvera des indications (9). Toutefois il ne faut point, par une indication intempestive ou prématurée, troubler le cours des maladies, vouloir guérir trop tôt certaines maladies, telles que la dysenterie, les hémorroïdes, les varices. La suppression trop brusque d'un flux peut amener divers accidents (10).

7. Les *complications* sont la source d'indications utiles. Une maladie composée ou compliquée réclame un médicament composé ou qui serve à différentes fins; dans le cas de complication, il faut en premier lieu combattre la maladie principale, ou celle qui entretient d'autres affections, et qui s'oppose, pendant toute sa durée, à ce que les autres ne puissent être guéries; mais il faut en même temps ne pas négliger les affections moins importantes (11). Le thérapeutiste ne devra déroger à ce précepte que lorsqu'il sera forcé de combattre l'affection qui est la plus urgente (11') ou qui met en danger les jours du malade, comme dans les cas où elle s'accompagne de malignité, occupe un organe principal, empêche une fonction im-

(9) vi de *Morb. vulg.*, com. viii. — Galien s'attache à montrer (*M. m.*, l. iv, 4, p. 252, 253, et c. 5, p. 276) que la durée (*diuturnitas*) de la maladie ne fournit pas d'indication thérapeutique. Galien me semble ici être en contradiction avec ses préceptes relatifs aux maladies chroniques (voy. note 8).

(10) Galien ajoute : « Ego siquidem multos novi et melancholia correptos et alios insanientes ob hujusmodi evacuationes medicorum insecitia impeditas. Nonnulli vero, ipsorum pleuritide et nephritide sunt conflictati, alii autem sanguinem ex ventriculo vomuerunt, aut ex thorace extussierunt, aut paraplexia vel hydero (*anasarque*) perierunt. » (*De Ven. sect. adv. Erasistratum*, 6, t. XI, p. 170.)

(11) *De Sanit. tuend.*; iii, 9, *Epit. a. Lac.*, p. 217 b. — *Com.* i, aph. 1, texte 16, t. XVII_b, p. 426, 427.

(11') *Ad Glauc.*, i, 15, t. XI, p. 47.

portante. Lorsqu'une seule maladie affecte le corps, il n'est pas difficile d'en trouver le traitement, sinon par raisonnement, du moins par expérience; mais quand deux ou trois maladies se compliquent entre elles, il peut se faire, surtout quand elles réclament des remèdes opposés, qu'on ne puisse trouver le traitement ni à l'aide de l'expérience, ni même à l'aide du raisonnement (12). Il faut connaître à fond chacune de ces affections, avoir le traitement propre de chacune d'elles, et les traiter successivement selon leur degré d'importance.

8. L'indication tirée de *l'effet des divers moyens qui ont été mis en usage* dans le cours d'une maladie, ou indication *a juvantibus et lædentibus*, ne doit point être négligée. Sans lui donner la même importance que les empiriques (13), Galien ne laissait pas de dire que toutes les fois qu'on voit un individu être manifestement soulagé, on peut clairement connaître quel est le médicament qui convient à la maladie (14).

9. La première indication dans la *convalescence* est de rétablir graduellement les forces par un régime approprié : on y arrive soit à l'aide de la diète restaurante (analeptique) (15), soit à l'aide des autres agents de l'hygiène. La promenade en voiture, en litière, à pied, les frictions, les bains, seront successivement prescrits. On choisira des aliments faciles à assimiler, et très-nutritifs sous un petit volume. La boisson sera un vin vieux, datant de quelques années, répandant une odeur agréable, et n'étant ni doux, ni âcre, ni amer (16). Le con-

(12) v. *aph.*, in *lib. ext. ord. class.*, p. 75 d; Bas., 1562; — *M. m.*, x, 10, t. X, p. 707; — *de Sanit. tuend.*, III, c. 10 et c. 12, *Epit.*, a. Lac., p. 217 b et 218 a.

(13) *De Sect. ad introd.*, *Epit.*, a. Lac., p. 3, b.

(14) *De Loc. aff.*, 1. — *De Hum.*, com. II, texte 1.

(15) *De Const. med.*; — *Ars med.*, 37. — Hippocrate avait admis comme branche de la diététique l'analeptique, ἀναομιλῆιν, *reficere*, *restaurare ægrum*; ἀναομιδὴν, *restauratio ex morbis per victum*.

(16) *Ars med.*, 37, t. I, p. 405-407; — *M. m.*, VII, 6, p. 492. — Cf. sur les vins

valescent évitera avec soin le froid, la chaleur, la fatigue, les indigestions, l'ivresse, les veilles, les chagrins, les emportements, la colère et les autres passions (17). Il arrive souvent que les convalescents déjà valides craignent de se lever et aiment à rester au lit : il faut, selon le conseil d'Hippocrate, les forcer à se lever, et les exciter pour qu'ils ne tombent pas dans la torpeur, et leur ordonner de se livrer aux travaux pour lesquels ils ont de la répugnance (18). Ce ne sont pas des remèdes, mais des aliments réparateurs, que réclame celui qui relève d'une maladie grave (19).

II. *Indication tirée des causes ou prophylactique.* — Tous les anciens médecins qui suivaient la méthode rationnelle ont écrit que le médecin doit connaître les causes morbides, et s'efforcer de les détruire. Toutes les fois que la cause efficiente persiste dans une maladie, il faut commencer le traitement par combattre cette cause (20). Galien critique vivement les méthodiques, qui prétendaient que la connaissance des causes n'était d'aucune utilité en thérapeutique, et il se demande comment ces médecins pourront

des anciens, Linden, *Sel. med.*, ex. x, p. 271 et seq.; cette dissertation, intitulée *Vini pleni*, est remplie d'érudition.

(17) *De Const. art. med.*, 19, t. I, p. 300-303.

(18) vi. *de Morb. vulg.*, com. vii.

(19) *Ad Thrasib.* — Je remarque toutefois que Galien a des remèdes pour les convalescents qui reviennent difficilement à la santé (*Sec. loc.*).

(20) *M. m.*, II, 1, et IV, 4, p. 254, 255, et V, 1, p. 308. — *Ars med.*, 28, t. I, p. 381, 382. — Galien fait la remarque suivante (*Com. II in Prorrh.*, c. 16) : « Une maladie, tant qu'elle est en train de se produire et qu'elle n'est pas encore faite, est rapidement arrêtée, si l'on enlève la cause; mais si la maladie est bien établie, vous pouvez enlever la cause, vous ne faites rien pour le traitement. » Il semble se contredire en disant ailleurs (*Com. de Nat. hom.*, I, texte 17, t. XV, p. 161, 162) : « Les maladies dont les causes sont aisées à reconnaître se guérissent par des remèdes contraires à ces causes. »

distinguer une morsure simple de la morsure faite par un chien enragé, et il conclut en exaltant la médecine dogmatique (21). Le médecin de Pergame a raison d'attacher de l'importance à la considération des causes. Il y a plusieurs espèces de causes : on les divise d'abord en extérieures et en intérieures (22); celles-là sont au nombre de six, à savoir : l'air, les aliments et les boissons, le mouvement et le repos, le sommeil et les veilles, les *retenta* et les *excreta*; en dernier lieu, les passions. Les causes extérieures, ont reçu le nom de causes *procatartiques* ou *primitives*, parce que ce sont elles qui mettent en mouvement les causes antérieures. Celles-ci se divisent en cause *antécédente* (23) et cause *conjointe*. La première, qui ne nous est révélée que par le raisonnement, consiste dans le vice des humeurs qui sont en trop grande abondance (pléthore) ou qui sont altérées (cacochymie). La seconde est celle qui est le plus prochainement attachée à la maladie, et qui l'entretient immédiatement, de telle manière que, cette cause persistant, la maladie subsiste, et absente ou enlevée, la maladie cesse aussitôt (24). La cause extérieure ou primitive (*occasionnelle*, *manifeste*) ne fournit pas d'indication, parce qu'elle n'est pas permanente; elle sert seulement à la connaissance de la maladie (25); seule, la cause qui subsiste peut fournir une indication qu'on appelle *prophylactique*. La *prophylaxie* consiste

(21) *Ad Pison. de Theriac.*, 16, t. XIV, p. 278, 279.

(22) *M. m.*, I, 8, p. 65, 66; — *de Causis morbor.*, *Ep. a. Lac.*, p. 320 b; — *de Procatarticiis*, *Ep.*, p. 336 b; — *de Sanit. tuend.*, I. — Cette division était connue d'Hippocrate. — Je remarque que les *gesta*, les *percepta* et les *excreta*, font aujourd'hui partie des causes intérieures. — Galien dit formellement (*de Differ. febr.*, I, 4, *Ep.*, a. Lac., p. 380a) que toute cause occasionnelle réclame, pour agir, une *prédisposition* de l'individu : sans cette prédisposition, tous seraient également affectés par la même cause.

(23) *De Caus. morbor.*

(24) *Auctor definit.*

(25) *M. m.*, IV, 3, p. 242-249.

à éloigner les causes morbides, soit pour empêcher le développement des maladies, soit pour être en mesure de les guérir plus facilement dès qu'elles sont formées (26). Quand les causes morbides sont déjà conçues dans le corps, il faut, bien qu'elles soient encore légères et qu'elles commencent, il faut les réprimer et s'opposer à ce qu'elles ne deviennent plus grandes ; c'est là le rôle de la prophylaxie. Mais quand ces causes sont tellement intenses qu'elles produisent déjà la maladie, il convient alors de les enlever et de traiter la maladie qui est déjà produite (27). La prophylaxie est surtout utile aux valétudinaires (28).

Une *épidémie* vient-elle à sévir, c'est dans l'air et non dans le régime de vie qu'il faut en chercher la cause, et il n'y a pas lieu, dans ce cas, à changer son régime (29). Dans les maladies épidémiques et

(26) *M. m.*, IV, 3, p. 248, 249 ; — *Ars med.*, 28, t. I, p. 380.

(27) *M. m.*, XIII, 2, p. 877, et lib. XI, 2, p. 740, 741.

(28) *De Const. med.*, c. 19, ed. Chart., t. II, p. 193.

(29) Les maladies, avait dit Hippocrate, naissent les unes du régime, les autres de l'air que nous introduisons en nous et qui nous fait vivre. On reconnaîtra, de la manière suivante, l'une et l'autre espèce de maladies : quand plusieurs individus sont attaqués en même temps par une même maladie, il faut penser que la cause est commune, et qu'elle tient à quelque chose dont tout le monde use, et ce quelque chose, c'est l'air que nous respirons. Car il est évident que le régime particulier de chacun ne saurait être la cause d'une maladie qui s'étend sur les jeunes, sur les vieux, sur les hommes et sur les femmes, sur ceux qui boivent du vin, sur ceux qui boivent de l'eau, sur ceux qui mangent du gâteau d'orge, sur ceux qui mangent du pain de froment, sur ceux qui se fatiguent beaucoup, sur ceux qui se fatiguent peu. On ne saurait donc s'en prendre au régime, puisque tant d'individus qui en suivent de tout à fait opposés sont atteints de la même maladie. Au contraire, lorsque, dans le même temps, il naît des maladies de toute espèce, il est bien évident que le régime est la cause individuelle de chacune d'elles, et qu'il faut instituer un traitement opposé à la cause apparente de la maladie et changer le régime. » (*De Natura hum.*, ed. Foes, sect. III, p. 228.) — Cf. Gal., *com.* II, *de Nat. hum.*, texte 2 et seq., t. XV, p. 120. — *Com.* I, *Epid.* I, t. XVIIa, p. 2-12.

pestilentielle, chacun doit s'astreindre aux deux précautions suivantes : 1° purger le corps de toutes superfluités et favoriser la transpiration ; 2° combattre, autant que faire se pourra, la cause supérieure de l'épidémie. Ceux qui ne remplissent pas ces conditions sont atteints très-rapidement et à un haut degré par la maladie (30). Quitter le pays où règne l'épidémie est un moyen prophylactique excellent (31).

Si le médecin de Pergame s'est attaché à montrer que la cause occasionnelle ne donne pas d'indication curative, il n'en a pas moins écrit qu'il faut, au point de vue hygiénique, connaître ces diverses causes et les combattre par leur contraire. A la fatigue on opposera le repos, aux veilles le sommeil, à la colère, à la tristesse et à l'irascibilité, les actions, les spectacles et les récits qui délectent l'esprit. Celui qui sera fatigué par la méditation devra suspendre ses travaux (32). Les passions étaient pour le médecin de Pergame la source d'une indication, de ce qu'on appelle aujourd'hui la *médecine morale*, le *traitement moral*. « Nous avons guéri, dit-il, diverses personnes dont les passions de l'esprit rendaient le corps malade, nous les avons guéries en calmant des mouvements déréglés, et en remettant leur esprit dans son état normal. S'il fallait appuyer cette méthode de quelque autorité, nous en citerions une bien considérable, qui est celle d'Esculape, le dieu de notre patrie. Ceux auxquels les mouvements de l'esprit rendaient le tempérament du corps plus

(30) *De Differ. febr.*, I, classe 3, p. 65; Bas., 1562. — Cf. sur la prophylaxie des épidémies, Celse, *de Re med.*, I, 10, trad. des Et., p. 21.

(31) Galien s'est conformé à cette règle en quittant Rome, qui était ravagée par la peste (*De Libris propriis*, c. 1). Il fuyait, dit-il ailleurs (*de Præcognitione*), les médecins grecs, qui le poursuivaient de leur envie.

(32) *Ad Glauco.*, I, 3, t. XI, p. 16; — *de Humor.*, t. XIX, p. 494, 495; — *Constit. med.*

chaud qu'il ne faut, Esculape avait l'habitude de les soulager avec des chansons, et par le moyen de la mélodie et des farces » (33).

Les poisons doivent être altérés (contre-poisons) ou évacués (34); sans doute les antidotes que Galien pouvait administrer étaient assez nombreux, mais seulement contre les poisons végétaux et animaux, car il ne connaissait pas la chimie (35).

La cause *antécédente* ou *intérieure* réside dans l'état des humeurs du corps. Pour que la santé ne reçoive pas d'atteinte, il faut que ces humeurs ne soient ni lentes, ni épaisses, ni aqueuses, ni abondantes, ni trop chaudes, ni trop froides, ni sujettes à la putridité, ni susceptibles de devenir vénéneuses. Dès qu'elles augmentent en quantité, elles donnent naissance à des maladies; une humeur est-elle viciée, elle peut infecter les autres humeurs; elle donne lieu à deux indications, leur changement (*alteratio*) et leur évacuation (*evacuatio*). Elles sont changées par la coction qui s'opère soit sous l'influence du corps, soit sous celle de quelques médicaments dans lesquels il faut compter les spécifiques contre les blessures des bêtes venimeuses et les contre-poisons. Les humeurs sont évacuées par des remèdes suffisamment chauds, par des purgatifs, des lavements, par les vomitifs, par les sueurs; ce sont là les modes d'évacuation communs à tous les liquides de l'économie. Les modes spéciaux d'évacuation se tirent des organes dans lesquels ces liquides s'accumulent. Les superfluités qui sont contenues dans les premières voies (ἐν ταῖς πρωταῖς φλέψι, *in primis venis*) (36) sont promptement expulsées par l'intestin; celles qui sont répandues dans le corps tout entier sont chassées par

(33) *De Sanit. tuend.*, 1, 8.

(34) *De Const. art. med.*, *Epit.* a. Lac., p. 15 a.

(35) Cf. D. Leclerc, *Hist.*, p. 643, 644, et p. 772-774. Cet historien suppose qu'Avicenne est le premier qui ait dit quelque chose des médicaments chimiques.

(36) Gal., *Const. art.* — «Ex quo patet, remarque C.-G. Gruner, temere a multis adferri auctorem ac inventorem nominis, *primarum et secundarum viarum*, «*Willisium*; id quod profecto non adfirmasset, si ulterius in legendo proces-

les sueurs (37). L'indication commune est d'en opérer la *révulsion* vers les parties les plus éloignées, la dérivation vers les parties voisines (38).

Pléthore. Quand toutes les humeurs ensemble, ou une humeur en particulier, sont en trop grande abondance, on dit qu'il y a pléthore. Cet état peut donner naissance aux fièvres, au phlegmon et à d'autres maladies (39). Le traitement de la pléthore consiste dans les saignées, les bains fréquents (40), l'exercice, les frictions, les médicaments qui dispersent les humeurs, l'abstinence de viande et de vin (41), un régime très-léger et quelquefois une abstinence complète (42). Si cet état existe chez un homme sain d'ailleurs, et n'ayant encore aucun organe lésé, la saignée n'est pas nécessaire, il suffit de prescrire soit un régime léger, soit une diète rigoureuse (43). Une rupture est-elle imminente sous l'influence de cet

« sissent. Ego enim facile possem, si hujus loci esset, multis comprobare, plurima recentiorum scriptorum nomina, causas et origines morborum, remedia « cet. a veteribus dudum tradita esse » (Gruner, dans J.-E. Hebenstreit, *Palæol. ther.*, p. 441, note *; 1779). — Cette expression de Galien se trouve encore, je crois, dans *Ars med.*

(37) Les *bains* et les *frictions*, tels étaient les moyens à l'aide desquels Galien provoquait les sueurs, il ne donnait pas de sudorifiques à l'intérieur : c'est l'opinion de D. Leclerc.

(38) *Ars med.*, Ep. a. Lac., p. 408, a, b.

(39) *Gal. op.*, ed. K., t. VII, p. 279 et 287; t. XIII, p. 662; t. XVIII a, p. 279.

(40) Cf. *M. m.*, XIII, 6. — *Com.*, aph. VII, 46, t. XVIII a, p. 152.

(41) *M. m.*, XIII, 6, p. 891, 892; *de Sanit. tuend.*, IV. — *Gal. op.*, ed. K., t. XII, p. 896. Galien recommande la saignée contre la pléthore dans *de Ven. sect.*, 8, t. XI, p. 273; — *Com. aph.* II, 2. — *Com. aph.* 31, l. VI, et aph. 47. — *Gal.*, *Contr. Julianum*. — *De Const. art. med.*, Ep. a. Lac., p. 15.

(42) *De Aliment.*

(43) *M. m.*, IV, 6, p. 287, 288. — *Gal. op.*, ed. K., t. XV, p. 766.

état, il faut par la saignée la prévenir (44). Ceux qui, chaque année, au printemps ou à l'été, sont sujets à des maladies de pléthore, doivent être phlébotomisés quand le printemps commence (45). Une seule émission sanguine, faite au retour de chaque printemps, suffit chez quelques-uns pour combattre cette surabondance de sang ; chez d'autres, il faut réitérer l'émission sanguine en choisissant l'époque de l'automne (46).

Cacochymie. La cacochymie ou dégénérescence, vice des humeurs, peut donner naissance à diverses maladies (47). Elle réclame l'évacuation ; celle-ci doit être appropriée à chaque humeur superflue (48). Il ne faut pas trop nourrir ceux qui présentent les humeurs altérées (49).

Jusqu'à présent, nous n'avons parlé que des causes existant isolément. Quand elles sont réunies, il faut les enlever successivement, chacune dans leur ordre, en commençant par celle qui a été la première à exercer son action, mais qui se trouve la dernière si l'on procède par analyse (50).

(44) *De Ven. sect.*

(45) *De Ven. secti.*, 7, t. XI, p. 271.

(46) *De Sanit. tuend.*, iv. — Ces saignées de précaution étaient fort en usage chez les Grecs, comme nous l'apprend le médecin de Pergame (*M. m.*, v, 7^e p. 334). Il nous donne ce renseignement à l'occasion d'une blessure qu'un médecin fit à l'artère du bras, en pratiquant une saignée de précaution chez un jeune paysan ; Galien guérit très-bien cette plaie artérielle (p. 334, 335).

(47) *Gal. op.*, ed. K., t. IV, p. 743 ; t. I, p. 664.

(48) *M. m.*, xiii, 6, p. 892 ; — *Com.*, aph. 31, l. vi ; — *De Sanit. tuend.* — *Gal. op.*, ed. K., t. XII, p. 896.

(49) *Com.* ii, aph. ii, text. 10, t. XVII b, p. 466.

(50) Cfr. D. Leclerc, *Hist.*, p. 699 ; Amst., 1723.

III. *Indication tirée des symptômes ou palliative*. — S'il est vrai de dire que le symptôme ne réclame, en général, aucun traitement particulier (51), il faut reconnaître que, dans quelques cas, il devient la source d'indications spéciales (52), soit qu'il ait produit une affection grave, soit qu'il ait abattu considérablement les forces. Dans quelques cas, la *douleur* est tellement intense, qu'il faut, avant de traiter l'état morbide, la combattre, parce qu'elle pourrait compromettre la vie. En attaquant ce symptôme, le médecin peut avoir deux intentions, l'une de plaire aux malades, l'autre de suivre les règles de l'art. S'il veut, par des remèdes énergiques, enlever de prime abord la douleur, et s'il néglige le traitement de la maladie, il n'agit que pour plaire au malade. Mais la douleur anéantit-elle les forces, et amène-t-elle un danger imminent, il faut la combattre, et relever les forces de manière que l'individu puisse résister à la maladie et suffire au temps que réclame la curation. Il ne faut pas imiter ces médecins et ces malades qui, pour faire preuve d'une grande force de caractère, luttent contre la douleur, et trouvent la mort dans leur obstination à ne pas combattre ce symptôme, et à n'employer que les moyens réclamés par la maladie : ces malades, dit Galien, auraient bien mieux fait de consacrer un plus long espace de temps à se guérir que de mourir virilement en peu de jours. Les moyens à l'aide desquels on calme la douleur sont le suc de pavots, la semence de jusquiame, la racine de mandragore et les médicaments appelés *coliques* (κωλικά) (53).

(51) *Ad Glauco.*, II, 5, t. XI, p. 101 ; — *M. m.*, XII, 1, p. 811. *cf. p. 40 note 11.*

(52) *M. m.*, XII, 1, p. 812 et seq.

(53) Le médicament appelé κωλικόν tirait son nom de la maladie (la colique) qui s'accompagne des plus vives douleurs (*Sec. loc.*, IX, 4. — Cf. Gal., *Medicus*). Cassius se glorifiait d'avoir trouvé ce médicament (Celse, *de Re med.*, IV, 14). Il y avait plusieurs espèces de remèdes *coliques* (*Sec. loc.*, IX, *Ep. a.* Lac., p. 621 b). Galien leur donne l'épithète d'*admirables* ; il les employait dans les différentes espèces de douleurs. Cfr. Castelli, *Lex.*, p. 95 ; 1665.

En général, il faut être très-réservé dans l'emploi des narcotiques, car ils peuvent amener des accidents sérieux. Il ne faut pas d'ailleurs les employer indistinctement dans toutes les maladies : ainsi dans les phlegmasies, dans la pleurésie, l'ophtalmie par exemple, la saignée est un moyen très-puissant pour diminuer la douleur, et bien préférable aux anodins, si toutefois les forces ne sont pas menacées (54). Quand les *excrétions* sont trop abondantes dans une maladie, il faut les arrêter (55).

Les *maladies incurables* (*incurribiles morbi*) présentent une indication commune, celle d'enlever l'organe qui est le siège de cette lésion rebelle (56). Mais quand ce moyen ne peut pas être appliqué, le médecin ne doit pas entreprendre le traitement des cas désespérés, et se borner à en prédire l'issue funeste (57). Toutefois Galien

(54) *M. m.*, XII, 1, p. 811-817, et I, XII, *passim*. — *Ad Glauc.*, II.

(55) *M. m.*, XII, 1, p. 812; et *Gal. op.*, t. XVII a, p. 972.

(56) Ce précepte est indiqué dans Mundella, *Theatrum Galeni*, in-folio, 1568, et à l'occasion de certains ulcères, par G. Clément, dans l'ouvrage dont le titre suit : *Sententiæ principum medicorum, in tres libros divisæ. Hippocratis sententiæ, lib. I; Galeni sententiæ, lib. II; Illustrium quorundam Medicorum sententiæ, lib. III; Morborum Prognosis methodus generalis, Guiljelmi Clementis, D. M. Bursandeolensis, lib. IV; Observationes raræ ejusdem, lib. V.* — Avenione, typis Antonii Dupe-rier, in-12, 1672 : avec la dédicace accoutumée : *Deo optimo maximo*. — 1 vol. de 468 pages, plus l'index. — Les sentences extraites des livres de thérapeutique de Galien occupent les pages 202-260. — G. Clément suit l'ordre dans lequel les divers écrits de Galien sont rangés dans les œuvres complètes du médecin de Pergame, et en extrait un certain nombre de préceptes.

(57) « *Memores deploratorum curationem suscipiendum non esse, sed ab iis «pronunciato tantum morbi exitu discedendum»* (*Com. II, aph.*, text. 29, t. XVII b, p. 523). — Hippocrate (*de l'Art*, 10, p. 22) avait dit que la médecine avait raison de refuser le traitement des maladies incurables. Celse (*de Re med.*, v, 26, § 1, trad. Des Etangs, p. 138) avait renouvelé le précepte hippocratique. « La prudence, dit-il, conseille au praticien de ne pas se charger d'un malade qu'il ne peut pas sauver, et d'éviter ainsi l'apparence d'un meurtre, qui ne doit être im-

ne se conforme pas toujours à ce précepte qui est trop sévère, et il dit que, dans les maladies incurables il faut prescrire des moyens qui calment la souffrance (58), et lorsqu'elles sont chroniques, il faut soutenir les forces de manière à conserver les malades non-seulement pendant des mois, mais pendant des années. (59).

B. *Indications tirées des forces et de la constitution naturelle du corps.*

1. *Indication tirée des forces ou indication vitale.* Les forces demandent toujours à être conservées; on y arrive soit en rétablissant ce qu'elles ont perdu, soit en empêchant ce qui pourrait les diminuer. L'indication tirée des forces est la première en importance, parce qu'elles sont la vie même; l'indication tirée de la maladie ne vient qu'en second lieu (1). L'indication vitale n'est pas à proprement parler curative, mais conservatrice. C'est à l'aide du pouls

puté qu'à la destinée. Il convient ensuite, lorsqu'on a de vives inquiétudes sans cependant désespérer tout à fait, de faire connaître à ceux qui sont près du malade que le cas est grave, afin que si le mal triomphe des ressources de l'art, on ne puisse l'accuser (le médecin) d'avoir ignoré le danger, ou d'avoir voulu le dissimuler». Avicenne, s'affranchissant en cette occasion du joug des anciens, écrit qu'on ne doit point oublier les ressources de la nature et ne pas paraître abandonner le malade, quoiqu'en fait on n'emploie pas de moyens efficaces; que le médecin doit au moins soulager jusqu'au moment de la mort. Il ajoute qu'on ne doit pas jouer la vie du malade par de grands remèdes ou de grandes opérations, quand on n'espère pas obtenir la guérison, car, sans cette réserve, on commet volontairement un homicide (Cf. Daremberg, *Trad. d'Hipp.*, p. 392).

(58) *Com. in lib. vi aph.*, 38. — *Introd. sive Medicus.* — Platon admettait, parmi les branches de la médecine, la boéthétique, qui calme rapidement les douleurs (Diogène Laërce, *Vie de Platon*).

(59) *M. m.*, I.

(1) *M. m.*, IX, 13, p. 642-645.

qu'on juge de l'état des forces (2) ; elles n'apprennent pas au médecin ce qu'il doit prescrire à l'effet de guérir le malade ; elles ne montrent pas davantage la qualité des médicaments qu'il faut ordonner, mais elles servent à en régler la quantité. Si la maladie réclame une évacuation, mais que les forces soient trop faibles, il faut s'occuper exclusivement de relever celles-ci, et n'aborder le traitement de la maladie que lorsqu'elles seront rétablies (3). De même que la maladie réclame ce qui lui est contraire, de même les forces réclament ce qui leur est semblable, puisqu'il s'agit de les conserver ; les aliments et les boissons, comme tous les autres agents de l'hygiène, seront, dans ce but, réglés avec soin (4). Dans le traitement, on évitera avec soin tout ce qui peut abattre les forces, telles que les évacuations artificielles, exagérées ou intempestives, une diète trop sévère (5).

II. *La constitution naturelle du corps* comprend le tempérament, l'habitude, l'âge, le sexe, l'état de chaque partie.

1. *Le tempérament*. Il faut parfaitement connaître le tempérament soit naturel, soit acquis de son malade, ce qui est difficile ; on y arrive d'après la connaissance de l'âge, du genre de vie (6). Si l'on suppose que pour une nature humide, il y ait quinze variétés de tempéraments, qui soient plus ou moins humides, il est nécessaire que le médecin connaisse aussi quinze variétés de remèdes, de telle sorte qu'on puisse trouver pour chaque tempérament son médicament propre (7).

(2) *De Ven. sect.*, 9, t. XI, p. 279, 280 ; — *Com. II in Progn. Hipp.* ; — *Com. I, aph. I*, texte 12, t. XVII *b*, p. 382.

(3) *M. m.*, XI, 3, p. 742. — Cf. *Gal. op.*, ed. K., t. XV, p. 290 et p. 509.

(4) *M. m.*, XI, 3, p. 742 ; I. XII, 5, p. 843 ; — *Com. I, aph. I*, texte 4, t. XVII *b*, p. 368, p. 377. — Cf. *Gal. op.*, ed. K., t. XV, p. 510, p. 606, p. 642.

(5) *Com. I, aph. I*, texte 3, t. XVII *b*, p. 364, et texte 4, p. 368. Cf. *Gal. op.*, ed. K., t. XVI, p. 97.

(6) *M. m.*, IX, 15, p. 652.

(7) *M. m.*, III, 7, p. 209, 210.

Galien blâme les méthodiques de n'avoir pas adopté ces considérations et de croire qu'un même médicament convient à toutes les parties du corps, et il saisit cette occasion de répéter l'éloge de la secte dogmatique. Je n'accorderai nullement à Galien la palme qu'il s'adjuge en cette circonstance. Galien considérait attentivement la nature du malade. Les hommes qui sont durs de leur nature, comme les paysans, réclament des remèdes énergiques, les femmes, surtout celles qui ont la chair tendre et délicate, réclament des médicaments faibles. De même les hommes, à la chair blanche et molle, qui ne font pas d'exercice et se délectent dans les bains, requièrent des remèdes doux. Cette dernière précaution doit être encore appliquée aux enfants (8).

2. L'*habitude*, cette seconde nature, comme l'appelaient les anciens (9), fournit des indications utiles (10). Il ne faut pas interrompre brusquement les habitudes et faire passer rapidement les malades de mauvaises habitudes à de meilleures, mais le faire peu à peu (11). Des médecins, ayant négligé de remplir l'indication tirée de la coutume, ont malheureusement tué des malades, comme cela paraît être arrivé pour le péripatéticien Arius. Ce philosophe, d'une nature délicate, avait le cardia très-froid, au point qu'il était, sous l'influence

(8) *M. m.*, III, 7, p. 205, p. 207. — *Ad. Glauc.*, II, 11, t. XI, p. 137. Galien variait la composition de ses médicaments suivant que c'était un homme fort ou faible, une femme, un enfant, Cf. *M. m.*, VI, 2, p. 393. *Sec. loc.*, VI, *ep.*, a. Lac., p. 609.

J'ai lu dans Giraudy (*Thérap. gén.*, p. 189; 1816) que Galien tenait grand compte de l'*idiosyncrasie*; je n'ai pu trouver que tard l'endroit où le médecin de Pergame mentionne cette source d'indication : *de Sectis*, t. I, p. 70.

(9) *De Simpl. fac.*, III, 18, t. XI, p. 601; — *com.* III in l. *de Offic.*, c. 20; — Cf. *Gal. op.*, ed. K., t. IV, p. 452.

(10) *M. m.*, VIII, 9, p. 591-595, et I. IX, c. 16, p. 654-656; — *Ad Glauc.*, I, 15, t. XI, p. 45; — *Gal. op.*, ed. K., t. XVI, p. 100.

(11) *Com.* II, *Epid.* VI, c. 25; Galien indique (t. XV, p. 556) les moyens de remédier aux brusques changements d'habitudes.

du plus léger refroidissement, pris de hoquet ; aussi n'avait-il jamais osé goûter de l'eau froide. Arius ayant été atteint d'une fièvre, et étant forcé par les médecins d'user d'une boisson *froide*, fut, immédiatement après l'avoir ingérée, saisi d'une palpitation, et mourut (12).

3. L'âge. Comme Hippocrate l'a souvent dit, l'âge fournit des indications et nous apprend quel mode d'alimentation et quels médicaments doivent être prescrits (13). L'âge doit être considéré quand il s'agit de saigner ou d'administrer les évacuants ; chez les enfants comme chez les vieillards, il faut être très-réservé en fait d'évacuations et de diète rigoureuse (14). L'âge, comme l'habitude, réclame les semblables (15).

(12) *De Consuetudine*, Ep. a. Lac., p. 205. — Cf. sur l'influence de l'habitude dans l'état de santé comme dans celui de maladie, Hippocrate (*Aph.*, I, 17, et ailleurs ; du *Rég. dans les mal. aig.*, § 4 et 18). M. Littre (*Trad. d'Hipp., Traité des articulations*, § 87, p. 327, et t. IV, p. 73) et M. Daremberg (*Hipp.*, p. 294, 295 et 298) développent les doctrines du vieillard de Cos sur l'habitude, doctrine adoptée par Galien.

(13) *Com. in aph.* I, 12.

(14) *De Cur. rat. per sang. miss.*, cl. 6, p. 38, f. ; Bas., 1562. — IV de *Vict. rat. in morb. ac.*, cl. 7, p. 113, b. et p. 293 b. Bas., 1562. — IV de *Morb. vulg.*, com. VIII ; Bas., 1562 ; ad. *Glauc.*, I. « Un enfant, dit Galien, ne supporte pas la phlébotomie ; mais arrivé à l'époque de la puberté, c'est-à-dire à l'âge de quatorze ans, il supporte très-bien la saignée (*M. m.*, XIII, 11, p. 901). Celse voulait qu'on saignât les enfants. L. Botalli (*de Curatione per sanguinis missionem*, c. 2, p. 8 ; Lugd., 1655) critique avec raison le précepte de Galien : « Quam opinionem (Galen) jam in « libello nostro de *Vulneribus sclopetorum*, ostendimus alienam esse a ratione, et veritate, cum sæpissime illi (pueri) æque ut juvenes, uno crebrius, et gravius variis « inflammationibus et febribus torqueantur, et extinguantur, et validius etiam sanguinem gignant. Quid igitur obstat quo minus mittatur, si in iis abundat, aut « vitiosus est ? Galeni rationes parvi momenti esse, dicto loco ostendimus. » Quant à la diète à prescrire aux vieillards, Galien fait la distinction suivante (*Com. in aph.*, I, 1, 13) : « Les vieillards qui ne sont pas décrépits supportent aisément la diète, mais ceux qui sont arrivés à une vieillesse très-avancée ne peuvent point supporter une abstinence prolongée. »

(15) « Ab ætate, ubi temperata hæc est, similium semper est præsidiorum indi-

4. Le *sexe* est aussi la source d'indications particulières (16).

5. *Indication tirée des lieux affectés.* Le traitement n'étant pas le même pour les diverses parties du corps, il faut déterminer avec soin quel est l'organe affecté, chercher ensuite l'espèce de lésion, et en déduire une indication. Lorsqu'on a reconnu la nature de l'affection, c'est dans la connaissance du lieu affecté qu'on trouve, jusqu'à quelle époque, de quelle manière et à l'aide de quels moyens on doit agir (17). L'indication tirée des organes affectés est tellement importante, que celui qui la supprimera pourra apprendre toute la médecine, non pas en six mois, comme Thessalus (18) en avait la prétention, mais en six jours (19). Un anatomo-pathologiste du 19^e siècle n'eût pas été plus explicite que le médecin de Pergame (20). Tout en ren-

«catio, sive valeant homines, sive ægrotent, non absolute, sed cum consuetudine» (*M. m.*, VIII, p. 109 b, c; Bas., 1562).

(16) *M. m.*, VI, 2, p. 393; — *Sec. loc.*, VI.

(17) *De Loc. aff.*, Ep. a. Lac., p. 350 b, p. 352 b. — Tous les organes ne réclament pas les mêmes évacuations, les mêmes remèdes (*M. m.*, XI, 8, p. 755).

(18) *M. m.*, I, 1, p. 5; — *de Sect. ad intr.* Et pourtant «Thessalus, remarque avec justesse D. Leclerc (*Hist.*, p. 452), avait composé plusieurs gros volumes, ce qui ne s'accordait pas avec la profession qu'il faisoit d'enseigner la médecine en six mois, car il fallait apparemment plus de temps pour lire tous ces livres.»

(19) *M. m.*, XIII, 20, p. 927.

(20) *L'observation* suivante nous montre le soin avec lequel Galien recherchait, et l'habileté avec laquelle il trouvait l'organe affecté. Laissons parler notre auteur : «Remarque donc de quelle manière je raconterai que le traitement d'une maladie est trouvé quand on connaît le lieu affecté. Un homme, ayant un médicament appliqué sur trois doigts de la main, disait que depuis trente jours ils étaient entièrement privés de sensibilité, le mouvement y étant conservé, et qu'il n'éprouvait aucun bien de l'application médicamenteuse faite sur ses doigts. Pour moi, je n'avais pas oublié en ce moment là ce que j'avais l'habitude de faire en pareil cas; mais ayant fait venir le médecin qui avait entrepris le traitement des doigts en question, je lui demandai quels étaient les remèdes qu'il avait employés. Reconnaisant qu'ils convenaient à la maladie, je

dant hommage aux grands travaux d'anatomie pathologique qui ont été faits depuis cinquante ans (il serait ridicule de les méconnaître), on ne peut s'empêcher de constater que cette branche de la médecine

me mis à rechercher pour quelle cause le malade n'en avait retiré aucun fruit, et quels étaient les symptômes qui avaient précédé. Il me dit qu'il n'avait eu auparavant ni inflammation ni refroidissement, qu'il n'avait pas reçu de coup [sur la main], et qu'il avait peu à peu perdu la sensibilité. Saisi d'étonnement, je lui demandai de nouveau si quelque-une des parties supérieures de son corps n'avait pas reçu de coup. Il me répondit que la main n'avait pas été frappée, mais que le commencement du dos l'avait été. Comme je lui demandai comment et quand cet accident lui était arrivé, il me repartit qu'en partant pour Rome, il était tombé de son char, et que, peu de temps après, l'affection des doigts avait commencé; c'est pourquoi je conjecturai qu'une partie du nerf qui sort derrière la septième vertèbre avait été enflammée par le fait du coup, et était devenue le siège d'une induration (*scirrhosum induisse affectum*). J'ai compris cela d'après mes connaissances en anatomie. En effet, les nerfs peuvent naître, comme les veines, par une délimitation originelle propre, à tel point que vous croiriez chacun d'eux exactement seul, de même qu'une veine; mais dès leur origine ils sont nombreux, accolés les uns aux autres, et renfermés dans des gaines communes qui émanent des méninges cérébrales. Or, l'extrémité inférieure du dernier des nerfs qui viennent du cou arrive aux plus petits doigts, dispersée sous la peau qui les renferme, et en outre au milieu du doigt du milieu. Ce qui surtout frappa d'un grand étonnement les autres médecins, c'est que la moitié seulement parut affectée; mais c'est ce qui me persuada le plus que le siège du mal était seulement dans cette partie du nerf qui, sortant derrière le coude, va se terminer aux doigts déjà indiqués. En conséquence, ayant fait enlever le médicament appliqué sur la main, je le fis appliquer sur cette partie de l'épine dorsale qui correspondait au commencement de la partie affectée, et le résultat fut tel que ceux qui en furent témoins le trouvèrent admirable et imprévu, que des doigts de la main fussent guéris par des médicaments appliqués sur le rachis.» (*De Loc. affect.*, t. 6, t. VIII, p. 56, 58.) En voyant combien Galien aime à se féliciter de ses cures, je ne puis m'empêcher de rappeler les paroles de Lorry, écrivain érudit, praticien habile, qui répétait souvent : «Je ne me permettrai jamais de dire : j'ai guéri, mais, j'ai donné mes soins à tel malade, et sa maladie s'est terminée heureusement.»

se trouve en germe dans les œuvres de Galien, et avec des développements assez étendus dans celles de Boerhaave.

Une indication est fournie par les parties similaires, une autre par les parties instrumentaires ou organiques (21) : la première détermine la manière d'échauffer, de refroidir, de sécher, d'humecter ; la seconde indique le lieu par lequel il convient d'évacuer, et le mode d'évacuation, et l'usage en plus ou moins de médicaments de même espèce. Il y a des indications communes tant aux parties similaires qu'aux parties organiques, comme celles que nous tirons de leur usage, de leur consistance, de leur sensibilité, de leur laxité et de leur épaisseur ; il y en a de spéciales aux parties organiques, et elles sont prises de leur tempérament, de leur situation, de leurs forces et facultés, de leur sensibilité, de leur consistance et de leurs rapports (22). Nous allons les examiner successivement.

a. *Le tempérament des parties.* Il est des parties qui sont naturellement plus sèches, les autres plus humides, celles-ci plus froides, celles-là plus chaudes ; il en est qui sont tout à la fois humides et chaudes, d'autres froides et sèches ; enfin, il en est qui sont tout à fait tempérées. Connaissant le tempérament d'un organe, nous saurons jusqu'à quel point il faut refroidir ou dessécher. Les parties charnues

(21) Les parties similaires (Aristote), élémentaires (Galien), sont les os, les ligaments, les nerfs, les membranes, les veines, les artères, la graisse, les glandes, la chair, la peau ; elles sont appelées *similaires*, parce que, si on les partage en divers petits fragments, chaque fragment ressemble à l'autre. Dans cette division des parties en similaires et en organiques, on a vu la division de l'anatomie en générale et en spéciale. — Cf. *de Sanit. tuend.*, vi, 2 ; — *de Const. art. med.* — *Gal. op.*, t. XV, p. 252 ; t. XVI, p. 33.

(22) *M. m.*, xiii, 7, p. 897, c. 9 et 10, p. 900. — « Ces deux variétés d'indications ont été connues de ceux qui suivent la méthode d'Hippocrate, parce qu'ils comprenaient la nature des parties similaires et celle des parties organiques » (*M. m.*, v, 2, p. 309, 310). — Cf. *Ad Glau.*, ii, 4, t. XI, p. 89. — *De Const. art. med.*, Ep. a, Lac., p. 14 a et b.

atteintes d'inflammation demandent à être peu desséchées, et les parties veineuses, quoiqu'elles soient naturellement plus sèches que les charnues, ne demandent pas à être beaucoup desséchées; mais les parties artérielles veulent être beaucoup plus desséchées que les veineuses, les nerveuses que les artérielles, les cartilagineuses et les osseuses que les nerveuses. Le but du traitement n'est pas atteint tant que l'organe n'est pas revenu à sa nature; le tempérament des organes est conservé par les semblables. Ainsi le tempérament sec est ramené à son état normal par des remèdes dessiccatifs, le froid par des réfrigérants (23).

b. La figure d'une partie peut faire varier le traitement. Parmi les organes, les uns ont des cavités à leur intérieur, les autres ont des cavités à leur extérieur; ceux-ci ont ces deux espèces de cavités, ceux-là n'en ont point. Les artères et les veines des membres ont une cavité à leur intérieur, celles qui sont dans le péritoine ont une cavité à leur intérieur et une à leur extérieur. Presque tous les viscères ont de grandes cavités tant en dedans qu'en dehors d'eux-mêmes; en outre la substance du poumon est spongieuse, celle des reins est compacte; celle du foie vient après cette dernière; celle de la rate est, par rapport à celle des poumons, d'autant plus dense qu'elle est plus spongieuse par rapport à celle du foie. Il en résulte que toutes les parties sans cavité qui viennent à être fluxionnées doivent être fortement desséchées, quoiqu'elles ne soient pas de leur nature fort sèches; les parties qui peuvent, par leurs cavités soit extérieures, soit intérieures, se délivrer, se débarrasser quelque peu de leur fluxion, n'ont pas besoin de médicaments dessiccatifs si violents, surtout quand leur substance est spongieuse comme celle du poumon (24).

(23) *Ad Glau.*, II, 4, t. XI, p. 88, 89; — *M. m.*, v, 1, p. 309; — *Séc. loc.*, I, *Ep.* a. *Lac.*, p. 584 b.

(24) *Ad Glau.*, II, 4, t. XI, p. 90, 91. — *Ars med.*, 28, t. I, p. 384. — *De Const. art. med.*, *Ep.* a. *Lac.*, p. 14 a.

c. La situation d'un organe nous enseigne par quelle voie, par quel moyen nous devons évacuer : l'estomac est évacué par le vomissement et par les selles, l'intestin et la partie concave du foie par les selles seulement; les reins, la vessie, la portion convexe du foie, s'ils sont remplis d'une humeur altérée, sont évacués par les purgatifs (*dejectoria, hypelata, catoterica*) et par les voies urinaires, s'ils ne contiennent qu'une petite quantité de liquide altéré; le cerveau se nettoie par les narines, par les oreilles et par la bouche. La physiologie de Galien est ici en défaut : les poumons, par la trachée-artère et le pharynx, ses humeurs fluentes, réclament la révulsion, qu'Hippocrate appelait *ἀντίσπασις*, et celles qui sont fixées sur un organe réclament la dérivation (*παροχέτευσις*). Ces deux modes d'évacuation doivent se faire par les veines communes. Nous apprenons encore par la situation de l'organe que nous devons, pour les parties situées superficiellement, employer des médicaments qui soient tels que la maladie les réclame; mais quant aux organes profondément situés, et vers lesquels les remèdes ne peuvent parvenir qu'en traversant un long espace, nous devons donner le remède non pas tel qu'il est actuellement, mais tel que nous savons qu'il sera lorsqu'il sera arrivé à l'organe auquel il est destiné. Aussi pour un remède, soit qu'on doive l'appliquer à l'extérieur, soit qu'on doive le donner à l'intérieur, on doit considérer non pas sa force présente, mais celle qu'il aura en arrivant à l'organe affecté. Pour citer un exemple, le médicament qui, dans les phlegmasies du poumon, est appliqué sur les parois extérieures du thorax, doit être plus énergique et plus fort qu'il ne devrait l'être s'il était appliqué sur le viscère lui-même (25).

(25) *Ad Glau.*, II, 4, t. XI, p. 91-96. — *M. m.*, VII, 13, p. 527, et lib. IV, 7, p. 302; lib. XIII. — *De Loc. aff.*, I; — *Ars med.*, 28, t. I, p. 384; — *de Const. art. med.*, *Ep. a. Lac.*, p. 14 a, b. — Galien, qui décrit avec assez d'exactitude la voie qu'un médicament suit pour arriver jusqu'au poumon (*Ad Glau.*, II, 4, t. XI, p. 95, 96), et qui insiste si longuement sur la nécessité de donner plus de force aux remèdes destinés à l'affection d'un organe profondément situé, Galien, dis-

d. Les *facultés* d'une partie (δύναμις (26), *vis*, *facultas*) peuvent faire varier le traitement. En considérant les organes, on voit que les uns sont gouvernés par des facultés qui leur sont étrangères, les autres par des facultés qu'ils ont reçues dès la naissance. Parmi ces forces, les unes existent pour elles-mêmes, les autres sont la source de forces pour d'autres organes; les unes ont leur fonction propre, les autres leur fonction générale. Le traitement doit être différent pour chacune des variétés qui viennent d'être mentionnées. Certains remèdes peuvent détruire une maladie, mais en attaquant, dans l'organe affecté, les facultés congéniales, dont la lésion se répand sur tout le corps, ce qui peut arriver de deux manières, soit que l'organe soit la source d'une faculté commune à toutes les parties du corps, soit que sa fonction soit utile à tout l'organisme. Le cerveau, le cœur, le foie, les testicules, sont les principes communs des facultés répandues dans l'organisme; l'estomac et l'utérus ont des facultés natives qu'ils ne partagent avec aucune autre partie du corps; toutefois la fonction de l'estomac sert à tout l'organisme, ce qui n'est pas pour l'utérus. Souvent le remède dirigé contre la maladie attaque la faculté de l'organe, soit qu'en le relâchant beaucoup il détruise la force de celui-ci, soit qu'en refroidissant d'une manière immodérée il éteigne la chaleur naturelle qui est la substance ou du moins l'instrument premier et nécessaire des facultés. Plusieurs circonstances extérieures peuvent détruire les facultés du corps (27). La conclusion pratique que Galien tire de ces considérations est la suivante : Les parties nobles réclament

je, n'ignorait pas que certaines substances affectaient spécialement un organe déterminé. Les cantharides, qui affectent spécialement la vessie (*Gal. op.*, t. XIV, p. 227, p. 248; t. I, p. 667; t. XI, p. 609), arrivent toujours à cet organe, quel que soit leur mode d'absorption, et n'ont pas besoin d'être plus véhémentes pour arriver à leur organe, quoiqu'il soit profondément situé.

(26) Cf. sur les divers sens de ce mot, D. Leclerc, *Hist.*, p. 115, note 3, p. 266 et p. 602.

(27) *Ad Glau.*, II, 4, t. XI, p. 96, 97. — *M. m.*, v, 1, p. 309.

des médicaments plus doux et qui soient de toute nécessité fortifiants, parce qu'elles servent à tout le corps, et qu'il est très-important de les conserver. L'estomac, le foie, qui sont des parties nobles, veulent toujours être fortifiés, et quand ils réclament des remèdes émolliens ou rafraîchissans, ceux-ci doivent être mêlés avec des substances astringentes et légèrement échauffantes : cette précaution est prise dans le but d'empêcher que ces organes ne se refroidissent et ne se relâchent à un degré trop élevé.

Afin de prouver d'autant mieux la nécessité de cette pratique, Galien raconte une observation que je citerai malgré sa longueur : elle montrera combien les méthodes philosophiques, comme l'a dit M. Littré (28), influent sur la rédaction d'une observation ; elle se fait remarquer par le luxe des médicaments que prescrit le médecin de Pergame et par la pauvreté des détails descriptifs. Il est juste de dire que Galien n'avait en vue qu'un but, celui de faire ressortir la supériorité de sa méthode de traitement. Je l'extrais textuellement d'une traduction faite au 16^e siècle (29), pour donner un spécimen des vieilles traductions françaises que nous avons de quelques ouvrages des médecins grecs :

(28) *Trad. d'Hipp.*

t. I. p. 460.

(29) *Les six principaux livres de la Thérapeutique de Claude Galien, avec le deuxiesme de l'Art curatoire à Glaucon, ausquelz est ajousté le livre des Tumeurs contre nature, nécessaires à tous chirurgiens, reveu et corrigé de nouveau par Jehan Ruelle le jeune; in-8° de 289 pages, recto et verso; Paris, 1570.* Cette seconde édition présente, de plus que la première (Paris, 1547), la division des livres par chapitres et un sommaire placé en tête de chaque chapitre. Les livres du *Methodus medendi* qui ont été traduits sont les livres III, IV, V, VI, XIII et XIV, et non les six premiers livres, comme le disent plusieurs bibliographes. Les parties qui ont été traduites traitent spécialement de quelques affections chirurgicales. Il est à remarquer qu'au 16^e et au 17^e siècle, on traduisait du latin en français quelques ouvrages, pour en faciliter la lecture aux chirurgiens. Les médecins avaient, à cette époque, une grande habitude de la langue latine et ne faisaient nul cas des traductions françaises.

Dezember

de témoin
Guy Sarrin

« Or, il est maintenant expedient de revoquer en memoire la belle cure que ces Thessaliens (disciples de Thessalus le Méthodique) ont fait à un philosophe cynique nommé Theagenes; lequel plusieurs ont congneu à cause de la renommée du personnaige, lequel avoit de coustume de disputer tous les jours publiquement au circe de Trajan. Or, le medecin qui le pansoit (*curabat*) avoit nom Attalus, lequel estoit un des disciples de Soranus; ledit medecin appliqua tous les jours au foie (qui étoit enflammé) un cataplasme fait de pain et de miel, et n'entendoit pas que le foie doit estre astringt (*adstringi*) mediocrement, pour ce que c'est le principe de la faculté et vertu nutritive, et que le genre veineux, c'est-à-dire les veines, ont leur origine du foie. Ledit Attalus a curé le foie tout ainsi comme les bubons en usant seulement de médicaments relaxatifz, et appliquant ledit cataplasme fait de pain et de miel. Paravant faisant perfusion et fomentation avec huile chaud. En apres donnait un potage d'*alica*. Ces trois remèdes souffisient à tous ces Thessaliens amethodiques pour la cure des maladies agues. Or, j'ay esté de cest avis d'amonner à part ledit Attalus qu'il y ajoustasse quelque médicament astringent, et qu'il n'usasse plus de purs et seuls relaxatifz. Quant à la nature du foie, je n'avoie garde de luy en rien dire, car c'eust esté autant comme de raconter une fable à un asne. Mais je luy ay seulement exposé ce que je pensois bien luy persuader et à quoy je veoïs tous consentir facilement. C'est à sçavoir que la longue experience a montré aux medecins de curer le foie par une matière de médicaments meslée. Laquelle on trouvera escrits és livrés des medecins qui sont escrits de la maniere et raison de guarir. Donc je luy di si te plaist ajouster audit cataplasme quelque peu de la come (*coma*), c'est-à-dire de la sommité d'absinthe broïée diligemment, et à l'huile quelque peu de toute ladite herbe de absinthe en faisant une petite decoction des deux ensemble ainsi que tu vois faire aux autres. Mais au cataplasme tu y mesleras ce qui est fait d'unguent de palmules, on l'appelle *myrobalanum piesma*. Pareillement tu y adjousteras iris et la fleur du jonc, qu'on appelle vulgairement *squinantum*, ou la racine

de une herbe nommée *narditis*, ou la racine de *cyperus* (c'est souchet). Ce ne sera pas chose inutile de preparer aucunes fois lesdits medicaments avec du vin, et y mesler aucunes fois de la lie de vin; aussi de cuire ensemble des pommes astringentes comme coing et struthia, c'est à dire congnaesses et cestiana qui abondent fort à Romme. Quant à l'huile (pour ce que je voy que tu y en mesle), ce n'est pas tout un quel il soit, car il doit estre ou de Espagne (*hispanum*) ou de Histrie (*histicum*), ou huile crud ou de lentisque, ou de myrte, ou de coings, ou unguent nardin. Outre plus j'ay dit qu'il y a grande abondance de matiere qu'on pourra cuire ensemble, comme sont les tendres germes de lentisque et de myrthe, et de *rubus*, c'est-à-dire ronce, et de vigne principalement sauvaige, de laquelle nous prenons la fleur, que les Grecs appellent *œnanthe*. Ce ne sera pas chose étrange de mesler de l'hysoppe attique au cataplasme, et aussi au cerat. Car je luy ai suadé et conseillé d'appliquer aucuns cerats de telle matiere apres le cataplasme. Et m'eferçoie de luy declairer par ordre toute la curation, à celle fin qu'il composast des epithemes de matiere meslée. Car comme je lui disoy, il sera meilleur apres avoir osté le cataplasme qu'il y aye quelque chose sur le foie. Mais Attalus, me rompant mon propos, me dit en ceste maniere. Si je n'avoys si bonne reputation et estime de toy, je n'eusse rien enduré de tous ces propos. Car tu me suade et conseille (comme si j'estois ignorant) les remedes esquels les anciens medecins ont periclité, et mis les patiens en dangier, devant que le vraie medecine fut inventée par nos docteurs et maistres. Or me laisse (dit-il) pourvoir trois ou quatre jours à mon plaisir a la maladie de Theagenes, et tu le verras de tout guari. Lors je luy respondi en ceste maniere: Que dirois tu s'il mouroit apres qu'une sueur petite et lente s'apparoistra? Te souviendras tu bien de ce que tu as promis, et changeras tu point doresnavant d'opinion? Apres ces parolles, Attalus s'en est allé se moquant, et riant, sans rien respondre, en sorte qu'il ne me permist conseiller aucune chose touchant *alica*, ne aussi qu'il failloit un peu apres mesler avec l'eau aucunes choses, lesquelles provoquent les urines, pour cause que la

partie gibbeuse du foie estoit affligée. Car tout ainsi que la partie cave du foie se purge par le ventre, semblablement la partie gibbeuse est purgée par les choses lesquelles esmouvent moderelement les urines, comme est *apium*, c'est à dire du persil. Mais par succession de temps, quand le phlegmon est desja venu à conjunction ou maturation, il convient aussi user des plus forts remèdes, comme sont *asarum*, c'est à dire cabaret. et *nardus celtica* et *phu*, c'est la valeriane, c'est ce qu'on appelle *petro macedonium*, et *smyrnum*, c'est à dire *petroselinum silvestre*, et *meon* que les autres appellent *meu*. Aussi si la partie cave du foie est affligée il est licite d'evacuer par le ventre en meslant avec les viandes *cnicus*, c'est à dire *carthamus*, et l'ortie et la mercuriale, et *epithymum*, et *filicula*, c'est à dire *polypodium*, et toutes autres choses, lesquelles font moderées dejections de ventre, et plus aux remissions et inclinations faut hardiment user de ces remèdes, et aussi de ceux qui sont plus forts, en les cuisant en partie avec orge mondé, aussi en autre manière en les broiant, et redigeant en poudre fort subtile, et les faut exhiber ou avec orge mondé ou avec eau. J'ay autresfois cuit de *filicula* avec orge et l'escorce de l'elebore noir. Aussi il conviendra les evacuer par clystere : c'est à sçavoir du commencement en ajoustant seulement du sel ou du *nitrum*, c'est à dire salpestre, ou *aphronitrum* avec eau mulse. En la remission ou declination et principalement s'il reste quelque chose scirrheuse du phlegmon, nous y meslerons des medicamens plus forts. Et en ce cas nous cuisons de l'hysope avec d'eau, et aussi *origanum*, *colocynthis* et *centaurium minus*. Pour certain le foie et la ratelle sont faciles, et prompts à scirrhe : c'est à sçavoir si en n'ayant pas grand regard à iceux on use de viande glutineuse comme *Attalus*, lequel a tous les jours exhibé à Theagenes l'*alica*, ou si on ne donne rien qui oste les obstructions, et qui deterge. Or il est temps de dire ce qui est avenü à Theagenes, ou plustost à Attalus, lequel tout ainsi qu'il avoit promis de delivrer son homme du phlegmon du foie, aussi a il fomenté le foie d'huile plus chaud que paravant, et a usé

dudit cataplasme plus souvent que de coustume, esperant par ceste diligence que sa cure lui succederoit beaucoup mieux. Et le glorieux a respondu à ceux qui s'enqueroient de la disposition de Theagenes qu'il se portoit mieux que paravant. Mais il est venu ainsi que je l'avoye predict que Theagenes est mort subitement. Et ce qui est encores plus pour rire, Attalus menoit avec soy aucuns de ceux qui luy avaient demaudé de l'estat et disposition de Theagenes pour leur monstrer qu'il se portoit si tres bien qu'il estoit desja temps de le lever et baigner. Et luy bien joyeux est entré avec plusieurs autres en la maison ou gisoit mort ledit Theagenes lors que aucuns de ses amys, lesquelz estoient aussi philosophes cyniques, avoient deliberé de le laver comme il estoit de coustume. Et ainsi Attalus est venu jusques aupres du mort avec grande compagnie. Car il n'y avoit personne en la maison qui menast aucun deuil, pource que Theagenes n'avoit ne serviteur, ne femme, ne enfant : mais avec luy seulement conversoient aucuns de ses amys philosophes, lesquelz faisoient leur devoir et choses justes appartenantes aux trespassez, toutesfois sans aucun dueil (*luctum*). Voyla la belle et insigne louenge que cest asne thessalien a acquise entre plusieurs spectateurs en monstrant ainsi qu'il avoit promis que son patient seroit delivré du phlegmon dans quatre jours. Et les autres methodiques combien qu'ilz en jugulent et tuent de jour en jour innombrables encores ne veulent ilz pas changer leur maniere de pratiquer, tellement qu'ilz ne voudroient pas experimenter non seulement une fois les remedes qui ont esté escrits des medecins, lesquelz se sont vrayement et entierement exercitez aux œuvres de l'art de medecine. Certes vehemente et grande ignorance est un vice qui ne se peut effacer, et principalement quand elle est conjointe avec orgueil. Telz sont les disciples et sectateurs de Thessalus en toutes choses » (30).

Nous avons vu les considérations tirées du tempérament, de la

(30) Le xiii^e livre de la Thérap. de Galien, c. 15, p. 173-176; Paris, 1570.

forme, de la situation et des facultés des organes; voyons celles que fournissent la sensibilité, la consistance et les rapports des parties.

e. La *sensibilité* (*sensus hebes acutus ve*) d'une partie donne une indication thérapeutique. Les parties dont la sensibilité est très-développée ne supportent ni les médicaments énergiques ni les humeurs de nature semblable. Une humeur altérée afflue-t-elle sur les yeux, elle causera une douleur très-vive, et produira des pustules ulcéreuses difficiles à guérir. Dans ce cas, les yeux, à cause de leur sensibilité exquise, ne pourront supporter l'application de remèdes violents. Mais les parties à sensibilité obtuse tolèrent le contact de cataplasmes lourds et de remèdes mordants. L'indication tirée de la sensibilité d'une partie peut, jointe aux quatre précédentes, en former une cinquième, ou si l'on veut, sera comprise dans celle qui est fournie par la faculté d'un organe. Les cinq indications qui viennent d'être énumérées doivent être toujours présentes à l'esprit du médecin dans toute affection d'organe; car le tempérament, la forme, la situation et les facultés des organes, changeront chacune des opérations faites en nous, et nous devons conserver l'indication commune qui doit être toujours tirée de la maladie (31).

f. La *consistance* d'une partie est la source d'une indication qui est commune aux parties similaires et aux organes. Une partie lâche, peu serrée (*rara*), veut des remèdes moins forts et moins pénétrants que ceux que l'on applique sur une partie dense (*densa*), dure, épaisse (32).

g. Les *rapports* (ou le *voisinage*) d'une partie sont dans certains cas la source d'une indication nouvelle. On ne considérera pas seulement l'organe malade, mais encore tous ceux qui sont en rapport avec lui; ces derniers sont souvent plus délicats et plus sensi-

(31) *Ad Glauco.*, II, 4, t. XI, p. 98, 99; — *M. m.*, v, 1, p. 309.

(32) *M. m.*, XIII, 10, ed. Kühn, t. X, p. 900.

bles que l'organe affecté, de manière qu'ils sont lésés par le fait des remèdes appliqués sur celui-ci, quand ces substances sont trop énergiques ou trop pénétrantes.

C. *Indication tirée de l'air qui nous entoure.*

Je n'ai trouvé, dans les œuvres de Galien, qu'un très-petit nombre de renseignements sur les indications tirées de l'air. Dans le commentaire que Galien a écrit sur le traité *des Airs, des eaux et des lieux*, commentaire perdu (1), il devait y avoir très-probablement des considérations étendues sur l'influence de l'air considéré au point de vue de l'hygiène et de la thérapeutique. Voici les rares détails que j'ai rencontrés. Sous le titre *température de l'air*, Galien comprend l'état du ciel, la saison, la constitution présente et le pays (2). Dans le traitement de certaines maladies, des ulcères, par exemple, il faut avoir égard à la température de l'air qui nous environne. Si cet air est trop chaud ou trop froid, il retardera la guérison aussi bien que pourrait le faire un médicament appliqué mal à propos. Il faut donc choisir des remèdes qui résistent à la qualité excessive de l'air, au défaut de proportion dans la température de l'air (*ametriæ*). Aussi le vieillard de Cos use-t-il, pendant la saison chaude, de médicaments froids, et pendant la saison froide, de médicaments chauds (3). Ceux qui sont atteints d'une intempérie mor-

(1) On a, sous le nom de Galien, des fragments d'un commentaire sur le traité *des Airs, des eaux et des lieux*. Ces fragments, qui n'ont été publiés qu'en latin, semblent être l'œuvre de quelque traducteur arabe et ne sont nullement dignes de Galien. La substance et les vraies traces du travail de Galien se retrouvent dans les commentaires qu'il a composés sur les traités hippocratiques de la *Nature de l'homme* et des *Humeurs* (Dar., *Trad. d'Hipp.*, p. xii).

(2) viii M. m., 9^e éd. des Junte 7^a, 58 A. — x *De Simp. fac.*, Venet., 5^a, 75 B. — *De Cur. rat. per sang. miss.*, 5^a, 18 D.

(3) M. m., iii, 8, p. 213.

Hemberg,

bide doivent respirer un air qui possède à un degré égal la qualité opposée à cette intempérie (4). Lorsque l'air est plus nuisible par sa substance que par sa qualité, il faut changer de pays, et avoir le soin de ne faire que de petites inspirations (*modiceque utendum respiratione*) (5). Quant aux indications tirées de la saison, du pays, Galien avait été devancé par Hippocrate, qui avait dit : « Dandum vero *aliquid tempestati, regioni, ætati et consuetudini* » (6).

D. Indication tirées de songes.

Il est pénible de reconnaître qu'un homme d'un esprit aussi philosophique, d'une érudition aussi vaste, et d'un génie aussi grand que l'était Galien, ait pu croire aux songes (1) et en tirer des indications thérapeutiques. C'est ce qu'il faisait cependant, et pour ses malades, et pour lui-même, comme il nous l'apprend. « Je te raconterai maintenant (ô Glaucon) l'occasion que j'eus de me saigner. Averti par certains songes, dont deux m'avaient paru très-manifestes, j'ouvris l'artère (2) située entre l'index et le pouce de la main droite, et je laissai couler le sang, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât spontanément, le songe l'avait ainsi prescrit : il n'en coula pas tout à fait une livre.

(4) *De Sanit. tuend.*, I, 11, *Ep. a. Lac.*, p. 209 a.

(5) *Com.* II in lib. de *Nat. hum.*, c. 3.

(6) *Com.* I in *Hip. aph.* I, texte 17, t. XVII^b, p. 429; — *M. m.*, IX, 9, p. 634.

(1) A l'époque où vivait le médecin de Pergame, des tendances mystiques commençaient à se montrer chez quelques philosophes, et annonçaient, pour ainsi dire, la fondation de l'école d'Alexandrie. Comme un esprit, quelque grand qu'il soit, ne peut pas s'affranchir complètement des idées généralement adoptées, on conçoit que Galien ait été légèrement imprégné de ces erreurs. (Cf. sur les doctrines mystiques de Galien, Sprengel, *Beitraege zur Geschichte der Medicin*, t. I, et Daremberg, *Galien phil.*, § IX, p. 22-24.)

(2) Cf. sur l'artériotomie, *G. de Cur. rat. per. ven. sect.*, c. 22 et 23, t. XI, p. 312-316.

Aussitôt je sentis disparaître une douleur qui durait depuis longtemps, et qui était fixée sur la partie par laquelle le foie est uni au diaphragme; c'est pendant ma jeunesse que cela s'est passé. Le ministre du dieu de Pergame, en proie depuis longtemps à une douleur de côté, en fut délivré par la saignée de l'artère située dans le *haut* de la main, et il le fit après en avoir reçu l'avertissement dans un songe (3). Je vais citer encore une observation où Galien parle des songes au point de vue thérapeutique; il s'agit d'une maladie peu commune, la glossite; nous verrons en même temps comment Galien en entendait le traitement. « J'ai vu un homme qui avait la langue tellement enflée, qu'elle ne pouvait plus être contenue dans sa bouche. Ce malade n'avait jamais été saigné, et il était sexagénaire; c'était la dixième heure du jour, quand je vins le voir pour la première fois. Il me sembla qu'il devait être purgé, vers le soir, à l'aide de pilules que j'ai l'habitude d'employer et qui sont composées d'aloès, de scammonée et de coloquinte. Je conseillai d'appliquer sur la partie affectée une substance réfrigérante; je pensai qu'on devait, au commencement de la maladie, user de ce topique, sauf à appliquer ensuite ce qu'elle réclamerait. Mais ce moyen ne plaisait pas à l'un des médecins; le malade se borna à prendre les pilules, et la délibération relative au topique fut remise au lendemain, moment auquel on espérait lui administrer un remède plus efficace et bien éprouvé, d'autant que le corps aurait été purgé et que les humeurs auraient été révulsées vers les parties inférieures. Ce médecin, ayant eu pendant la nuit un songe très-explicite, approuva mon conseil relatif au malade, et détermina la nature du médicament, en ordonnant de baigner la langue dans du suc de laitue, ce qui fut prescrit à l'exclusion de tout autre remède, et le malade guérit sans le secours d'aucun autre moyen » (4).

(3) *De Eur. rat. per. ven. sect.*, c. 23, ed. Kühn, t. XI, p. 314, 315.

(4) *M. m.*, XIV, 8, p. 971, 972. — « Cela paraît aujourd'hui fort superstitieux,

Ces trois citations ne peuvent laisser aucun doute ; si l'on objectait que le livre de *Theriaca ad Pisonem* (5) contient un blâme sévère contre les empiriques qui établissent leur thérapeutique sur les songes et la règlent d'après le hasard, je répondrais que ce livre paraît ne pas appartenir à Galien. Toutefois, si le médecin de Pergame a eu la faiblesse de croire aux songes, il savait aussi, a-t-on dit, les utiliser fort à propos. Ainsi il nous raconte souvent que l'empereur Marc-Aurèle lui ordonna de le suivre, comme médecin, dans son expédition contre les Germains ; mais désirant céder aux autres les fatigues et les dangers de la guerre, Galien dit qu'il avait reçu, dans un songe venu de la Divinité, l'avertissement de rester à Rome (6). Tout en déplorant les croyances superstitieuses de Galien, on a pu le féliciter de son habileté : c'est la solution qui été donnée par Ackermann (7) ; mais en se plaçant au point de vue des anciens, et se rappelant l'honnêteté de Galien, on peut conjecturer qu'il était incapable de recourir à cet artifice.

APPENDICE.

Pour compléter cet essai sur la thérapeutique du médecin de Pergame, je vais rapporter un fragment de l'*Histoire de la médecine* de Daniel Leclerc, excellent auteur qui a brièvement, mais avec exacti-

remarque D. Leclerc ; mais la religion de Galien, et particulièrement le préjugé qu'il avait en faveur d'Esculape, le dieu de sa patrie, comme il l'appelle lui-même, autorisait alors cette espèce de superstition ; car on prétendait que c'était Esculape qui envoyait des songes aux malades » (*Hist.*, p. 669). Daniel Leclerc se trompe, je crois, en disant que le malade eut le songe, au lieu de dire que ce fut le médecin ; cette légère inexactitude ne l'empêche pas de faire une remarque très-juste (voy. p. 669, note 3).

(5) Cap. 3, t. XIV, p. 220.

(6) *De Libr. propr.*, 2. — *Seci. gen.*, II, 13.

(7) *Hist. lit. Gal.*, dans *Gal. op.*, ed. Kühn, t. I, p. xxix, note r.

tude, exposé les maximes générales concernant la pratique de Galien. « Toutes les indications, de quelque nature qu'elles soient, se remplissent par la *diète*, la *pharmacie*, et la *chirurgie*, qui sont les trois moyens généraux que les médecins employent pour secourir les malades. Il y auroit bien des choses à dire sur la manière dont Galien s'y prenoit à cet égard ; il suivoit les principales maximes qu'Hippocrate avoit enseignées sur le même sujet. On remarquera seulement en peu de mots, premièrement à l'égard de la pharmacie, que comme cette partie de la médecine avoit été fort cultivée depuis le temps d'Hippocrate jusques à celui de Galien, les médicamens, tant simples que composez, s'étoient beaucoup augmentez. C'est ce que l'on peut recueillir *des livres* que Galien lui-même avoit écrit sur cette matiere. Ces livres sont en grand nombre. Il y en a plusieurs sur les propriétés des *médicamens simples*, et il y en a encore davantage sur la *composition des médicamens*. Mais il ne faut pas oublier de remarquer, à l'égard des médicamens en général, que les propriétés que Galien leur attribue sont tirées des qualitez appelées *premières*, le chaud, le froid, le sec et l'humide, et que chacune de ces qualitez a, selon lui, quatre degrez ; c'est-à-dire que ce qui est chaud, par exemple, l'est au premier, au second, au troisième ou au quatrième degré ; la chicorée est froide au premier degré, le poivre est chaud au quatrième. C'est, selon notre auteur, par ces qualitez et par leurs différentes combinaisons que la plupart des médicamens operent ; et quoiqu'il reconnoisse qu'il y a des médicamens aigres, salez, acres, etc., il tâche de prouver que ces dernières qualitez dépendent des premières ; en sorte que le salé, par exemple, a la chaleur pour principe de sa salure, que l'amer dépend du sec, que l'âcre est très-chaud, que l'aigre est froid, etc. Il remarque, en second lieu, que tout ce qui est chaud, froid, etc., est tel, ou *actuellement* ou en *puissance* : la glace est froide actuellement, la mandragore ou la ciguë sont froides en puissance ; le feu est chaud actuellement, le poivre l'est en puissance. Les matières qui n'agissent point par les qualitez que l'on a désignées agissent par *toute leur substance*. Tels sont les remèdes

appelez *spécifiques*, et certains *poisons* et *contre-poisons*. Tels sont encore les *purgatifs* ; ils agissent par une propriété particulière de toute leur substance, en attirant chacun une certaine humeur, comme cela *se voit* dans la médecine d'Hippocrate. Il a été nécessaire de toucher ce qui regarde ces diverses manières dont les médicamens operent, parce qu'il n'y a rien de plus souvent rebattu dans les livres des anciens médecins.

« La chirurgie avoit aussi été poussée un peu plus loin, par rapport au temps d'Hippocrate. Galien exerçoit lui-même la chirurgie, aussi bien que tout le reste de la médecine. Nous avons encore plusieurs de ses livres concernant la chirurgie en particulier, sans compter ce qu'il enseigne sur le même sujet en d'autres endroits. Il parle même des cures chirurgicales qu'il a faites.

« Après avoir fait ces trois ou quatre remarques sur la pharmacie et sur la chirurgie de Galien, nous n'avons plus qu'un mot à dire sur l'usage qu'il faisoit des remèdes généraux les plus communs, tels sont la *saignée*, les *ventouses*, la *purgation*, les *somnifères*. Galien suivoit Hippocrate à l'égard de l'emploi de ces remèdes, ou du moins il retenoit ses principales maximes. Toute la différence qu'il y avoit, premièrement à l'égard de la *saignée*, c'est qu'il semble que Galien pratiquoit un peu plus souvent ce remède qu'Hippocrate. Il pouvoit suivre en cela les médecins plus modernes, qui avoient rendu la saignée si commune, que Celse disoit qu'il n'y avoit presque point de maladie dans laquelle on ne saignât de son temps. Galien tiroit plus ou moins de sang, selon les forces du malade. Il croyoit qu'il est certaines occasions où l'on en peut tirer jusques à ce que le malade tombe en défaillance ; et il dit en avoir tiré dans un même jour jusques à six cotyles, c'est-à-dire cinquante-quatre onces. Il tiroit cette quantité de sang principalement dans les commencemens des fièvres aiguës, lorsqu'il y avoit plénitude d'un sang bouillant, étant dans la pensée qu'en ces cas-là il faut, le plus tôt qu'on peut, faire une grande évacuation d'un tel sang, pour arrêter promptement la fièvre. A cela près, il ne conseille pas de telles saignées, et il remarque

même, pour détourner ceux qui voudroient faire ce remède sans une nécessité pressante, ou sans avoir bien examiné les forces (1), qu'il a vu deux personnes qui en sont mortes. Il est, dit-il, plus à propos de réitérer la saignée le même jour ou les jours suivants, que de tirer trop de sang d'une seule fois. Galien prenoit d'ailleurs toutes les précautions qu'Hippocrate avoit prises pour saigner, et qu'il avoit tirées de l'âge, de la saison, du climat, des forces, du tempérament, etc.; mais il faisoit encore beaucoup de fond sur ce que lui indiquoit le pouls. Quand le pouls étoit vigoureux, il tiroit plus hardiment du sang, et en laissoit couler la quantité qu'il avoit jugée nécessaire, tant que le pouls subsistoit dans la même force. Lorsqu'il s'agissoit d'une saignée ordinaire, il semble que le plus qu'il tiroit de sang alloit à une livre et demie, c'est-à-dire dix-huit onces, et que le moins ne descendoit pas au-dessous de sept ou huit onces. Il rapporte lui-même (2) l'exemple d'une femme qui n'avoit pas ses ordinaires depuis huit mois, à laquelle il tira, le premier jour, une livre et demie de sang, le second, une livre, et le troisième, huit onces. C'est ici, à mon avis, le premier exemple que l'on ait de la quantité précise du sang tiré par une saignée. Hippocrate ni Celse ne sont point entrez dans ce détail, et Cœlius Aurelianus, qui décrit si exactement tous les remèdes des médecins méthodiques, n'a jamais marqué la mesure ou le poids du sang qu'ils tiroient. Aretée est aussi dans le même silence à cet égard; et l'on ne trouve aucun fragment des ouvrages des autres médecins plus anciens que Galien qui nous apprenne combien ils laissoient couler de sang lorsqu'ils saignoient quelqu'un. C'est ce que notre auteur semble insinuer lorsqu'il dit au même endroit, *qu'aucun des Grecs n'a jamais parlé de livres ni d'onces*, ce qui se doit entendre par rapport au poids du sang que l'on peut tirer; autrement ce discours n'auroit point de sens. Il y a de l'apparence que Galien ne faisoit pour l'ordinaire guère plus de trois à quatre

(1) *De Cur. rat. per ven. sect.*, c. 12, ed. Kühn, t. XI, p. 288, 289.

(2) *Com. III in Epid.* vi, texte 29, t. XVII, p. 81, 82.

saignées. C'est ce que l'on peut inférer d'un passage où il dit (3) que si rien n'oblige à tirer tout d'un coup une grande quantité de sang, il faut, par une première saignée, en tirer moins qu'il ne seroit nécessaire si l'on vouloit tirer d'une seule fois la quantité que la maladie demande que l'on en tire. Il faut, ajoute-t-il, faire ensuite une seconde saignée, et même, si l'on veut, une troisième. Il faisoit quelquefois les deux premières saignées dans le premier jour ; quelquefois il attendoit le second pour faire la seconde, et il tiroit encore du sang le troisième jour, même deux fois, si la nécessité le requéroit, comme on le recueille du passage que l'on vient de citer. Il tiroit du sang à toutes heures, de jour et de nuit ; mais il prenoit pour cela le temps du plus grand relâche que la fièvre donnoit, et il observoit, autant qu'il étoit possible, que la digestion fût faite. Il avoit pour maxime de tirer du sang de la veine qui étoit du côté où l'on avoit du mal, ou qui y répondoit le plus directement. Il ouvroit toutes les veines qu'Hippocrate avoit ouvertes, et d'autres encore. Il ouvroit trois veines au pli du coude, celle qui est au dehors, celle qui est en dedans, et celle du milieu. Lorsque ces veines n'étoient pas apparentes, il saignoit au milieu du bras. Il saignoit aussi au-dessus de la main, entre les trois plus gros doigts et les deux petits, aussi bien qu'entre le pouce et le doigt suivant. Il saignoit encore vers les grands angles des yeux, et derrière les oreilles. Il ouvroit aussi les veines jugulaires, et même les artères en diverses parties du corps. Il cautérisoit enfin, tant les veines que les artères, lorsqu'il étoit nécessaire. Il ne saignoit point les enfans avant l'âge de (4) quatorze ans ; mais quand ils étoient un peu plus âgés, il commençoit par leur tirer neuf onces de sang au plus, et s'il falloit venir à une seconde saignée,

(3) *De Cur. rat. perven. sect.*, 12, t. XI, p. 286. •

(4) « Artémidore, qui vivoit à peu près du temps de Galien, dit que les médecins ne saignent personne de deux âges, c'est-à-dire de deux fois sept ans, ou de quatorze ans, parce qu'à cet âge-là on a plutôt besoin de sang qu'on n'en a de superflu » (lib. II, cap. 75).

il la faisoit plus grande de quatre ou cinq onces. Mais s'il craignoit de saigner les enfans, il ne se faisoit pas le même scrupule à l'égard des vieillards, supposé qu'ils fussent robustes. Les vuës qu'il avoit pour saigner étoient les mêmes qu'Hippocrate s'étoit proposées, c'est-à-dire qu'il saignoit pour *diminuer la plénitude*, pour *faire diversion*, et pour *faire révulsion du sang*. Lorsque la caco-chymie se joignoit à la plénitude, ce qui indiquoit également la purgation et la saignée, il commençoit toujours par la saignée.

« On n'a rien de particulier à remarquer touchant l'usage que notre auteur faisoit des *ventouses*, qui étoit le même qu'Hippocrate en avoit fait ; et pour ce qui est des *sangsues*, il ne paroît pas qu'il s'en servît (5).

« Nous n'avons pas non plus beaucoup de choses à dire sur la *purgation*, parce que Galien observoit aussi à cet égard les plus importants preceptes d'Hippocrate, avec beaucoup d'exactitude. Nous remarquerons seulement que comme il saignoit principalement dans la vue de diminuer la plénitude, il purgeoit pour *évacuer la caco-chymie*. Il connoissoit d'ailleurs un plus grand nombre de purgatifs qu'Hippocrate n'en avoit connu, et il semble qu'il purgeoit plus souvent que cet ancien médecin.

« Les *somnifères*, et les *anodins* étoient aussi en plus grand usage du temps de notre auteur. Il enseigne lui-même la manière de faire le *diacodion*, qui est un médicament fait avec la décoction de *pavot*

(5) L'assertion de D. Leclerc pourrait être contestée. Il existe, sous le nom de Galien, un opuscule intitulé : *de Hirudinibus, revulsione, cucurbitula, incisione et scarificatione* (en grec et en latin). Cet opuscule est dans ed. Ald., p. iv, f. 15 ; dans l'éd. grecque de Bâle, part. iv, p. 27 ; dans l'éd. de Chart., t. X, p. 453 ; dans la 7^e éd. des Junt., cl. vi, f. 2, et probablement dans les éd. 8, 9 et 10 (de Galien) par les Junt., et enfin dans l'éd. de Kühn, t. XI, p. 317-322, le chap. 1^{er}, relatif aux sangsues, occupe les p. 317-319. Galien ne mentionne cet opuscule ni dans son *Art médical* ni dans son écrit *de ses propres livres*. Si cet opuscule appartient réellement à Galien, c'est qu'il a été fait par Galien déjà vieux. (Cfr. Ackermann, *Hist. lit. Gal.*, n° 75, t. I, p. cxliii, cxliv.)

blanc et le miel. Il décrit aussi diverses compositions où il entre de l'opium ; mais il semble qu'il employoit plus souvent ces médicaments pour arrêter les fluxions et pour appaiser les douleurs, que pour remédier aux insomnies, qui sont un symptôme des fièvres et de plusieurs autres maladies.

« Galien ne donnoit pas plus souvent des *sudorifiques*, du moins intérieurement (6). On trouve dans ses écrits quelques compositions en forme d'antidote, qui servent, dit le titre, pour exciter les sueurs ; mais on ne voit point que notre auteur les ait mises en usage pour procurer des sueurs critiques, et il ne propose aucun remède de cette nature dans sa méthode de traiter les maladies. Le moyen que l'on employoit le plus communément en ces temps-là pour faire suer, c'étoit le bain et les frictions, remède que Galien pratiquoit fort, et avec lequel il guérissoit souvent des fièvres qui étoient causées par le froid, et des continues simples.

« Il donnoit aussi quelquefois des *spécifiques*, témoin la cendre d'écrevices qu'il employoit contre la rage ; mais ce n'étoit que dans les maladies qui viennent de causes occultes, telles que celle dont on vient de parler ; car pour toutes les autres il s'en tenoit aux remèdes que les indications ordinaires lui fournissoient » (7).

BIBLIOGRAPHIE.

Bloss (Seb.), *Diss. explicans Galeni doctrinam de methodo medendi* ; Heidelberg, 1584, 4.

Jos. Gunther (resp. Ge. Mochinger), *Affectuum complicatorum medendi methodi* *ῥυμνασμάτων*, ex Galeni lib. IX *Meth. medendi*, c. 5, *depromptum*, 8°, 4 pag. ; Lipsiæ, 1621. Cette thèse, que je n'ai

(6) *Sec. loc.*, VIII, 7.

(7) D. Leclerc, *Hist. de la méd.*, p. 701-704 ; 1723.

point vue, paraît avoir rapport plutôt à la thérapeutique spéciale qu'à la thérapeutique générale.

Gillet (Servatius), *Galenus moralis ac mysticus præscribens alexipharmaca et amuleta ad utriusque hominis sanitatem præservandam*; Lovan., 1661, 8.

Barchusen (Conrad), dans *de Medicinæ origine et progressu, Diss.*; Traj. ad Rhen., 4^o, diss. XVI, § 30, p. 269, 1723.

Leclerc (Daniel), maximes générales concernant la pratique de Galien, ou sa méthode de traiter les maladies; dans *Hist. de la méd.*, part. III, l. III, c. 4, p. 698-704, Amst., 1723.

Ackermann (P. G.), dans *Inst. hist. med.*, c. 22, § 305-308, p. 215-218, Nor., 1792, et dans *Hist. lit. Galeni*, qui se trouve dans les œuvres de Galien éditées par Kühn, t. I, p. LIX-LXI. C'est le même fragment, sauf quelques changements insignifiants dans un très-petit nombre de termes.

Chamberet, dans *Dict. des sc. méd.*, t. XVII, p. 260-265; 1816, article *Galénisme*. C'est un résumé du chapitre de D. Leclerc.

1a 18 Hecker, *Galen's Therapie und arzneimittellehre*, dans *Geschichte der Heilkunde*, t. I, p. 507-514; Berlin, 1822. Hecker blâme Galien d'avoir pris la théorie pour base unique de l'indication, et prétend que cette méthode ne pourrait être applicable que dans le cas où la science aurait atteint son entier perfectionnement. Il ajoute que le médecin de Pergame ne s'en tient pas toujours à ses principes théoriques, ce que Linden avait déjà remarqué. Hecker examine ensuite les médications générales et la matière médicale de Galien. III :

Broussais, thérapeutique de Galien, dans *Exam. des doct. méd.*, 3^e éd., t. I, p. 240-252 et p. 254; 1829.

Renouard, dans *Hist. de la méd.*, t. I, p. 331-334.

Cfr. les histoires de la médecine, par Black, Sprengel, etc., qui contiennent ordinairement quelques lignes, rarement quelques pages, sur la thérapeutique de Galien. / *Reste autre*

QUESTIONS

SUR

LES DIVERSES BRANCHES DES SCIENCES MÉDICALES.

Physique. — De la composition des forces angulaires, parallélogramme des forces. Exemples tirés des forces musculaires.

Chimie. — Des caractères distinctifs du phosphore.

Pharmacie. — De la nature des sucres fournis par les feuilles des plantes ; comment se les procure-t-on ? Des moyens employés pour les clarifier, et des changements qu'ils éprouvent pendant leur clarification.

Histoire naturelle. — Le tissu cellulaire ou utriculaire des végétaux a-t-il quelque analogie avec le tissu cellulaire des animaux ?

Anatomie. — Des substances qui entrent dans la composition du cervelet ; de leur situation respective. Dans quelle proportion concourent-elles à la formation de l'organe ?

Physiologie. — Des théories des bruits du cœur.

Pathologie externe. — Des causes de l'inflammation, et de leur influence sur la marche, la durée et les terminaisons de cette affection.

Pathologie interne. — Examen comparatif des diverses sortes de tympanite.

Pathologie générale. — Des signes fournis par la langue dans les maladies.

Anatomie pathologique. — Des diverses formes qu'affecte le cancer du foie.

Accouchements. — De l'embryotomie.

Thérapeutique. — De l'influence des bains chauds sur l'homme sain et sur l'homme malade.

Médecine opératoire. — Des plaies pénétrantes de poitrine.

Médecine légale. — De la médecine légale et des objets dont traite cette science.

Hygiène. — De l'hygiène en général; son but, ses principales divisions.

